

SECRET DEFENSE

UGC PRESENTE
GÉRARD LANVIN VAHINA GIOCANTE NICOLAS DUVAUCHELLE SIMON ABKARIAN RACHIDA BRAKNI

SECRET DEFENSE

Un film de
PHILIPPE HAÏM

Tant que tu n'as pas vendu ton âme au diable
Le diable essaiera de te l'acheter

Scénario original et dialogues de Philippe HAÏM et Julien SIBONY
D'après une idée originale de Philippe HAÏM
Avec la participation de Natalie CARTER

Avec
Mehdi NEBBOU, Aurélien WIIK, Nicolas MARIÉ, Katia LEWKOWICZ
Catherine HIEGEL - Sociétaire de la Comédie Française
Avec la participation de Saïd AMADIS

Produit par
Yves MARMION

Une production
UGC YM

En coproduction avec France 3 Cinéma et France 2 Cinéma
En association avec Sofica UGC 1 et Sofica Soficinéma 4

Avec la participation de
Canal + et de TPS Star
Et le soutien de
la Procirep et de l'Angoa-Agicoa

© UGC YM / FRANCE 3 CINEMA / FRANCE 2 CINEMA

Durée : 1h40

Sortie le 10 DECEMBRE 2008

Photos téléchargeables sur
www.secretdefense-lefilm.com et www.ugcdistribution.com

Distribution : UGC DISTRIBUTION
Contact exploitants : sgarrido@ugc.fr
24, av. Charles-de-Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. : + 33 1 46 40 46 89
Fax : + 33 1 46 40 44 49

Presse : YELENA COMMUNICATION
Isabelle Sauvanon / yelenacom@orange.fr
20, rue de la Trémoille
75008 Paris
Tél. : +33 1 42 56 80 94
Fax : +33 1 42 56 03 05



SYNOPSIS

Chaque jour dans notre pays, mouvements terroristes et services de renseignements se livrent une guerre sans merci au nom d'idéologies que tout oppose. Pourtant, terroristes et agents secrets mènent presque la même vie.

Condamnés à la clandestinité, ces stratèges de la manipulation obéissent aux mêmes méthodes. Alex et Al Barad sont deux d'entre eux. A la tête du contre-terrorisme de la D.G.S.E (Direction Générale de la Sécurité Extérieure) pour l'un et d'un réseau terroriste pour l'autre, ils s'affrontent en utilisant les armes les plus redoutables : les êtres humains.

SECRET DEFENSE raconte leur guerre secrète à travers les destins de Diane, une étudiante recrutée par les services secrets français, et de Pierre, un délinquant paumé qui croit trouver son salut dans le terrorisme.

Formés et endoctrinés pour des missions qui les dépassent, tous deux sont pris dans un engrenage auquel ils ne semblent pas pouvoir échapper.

Seront-ils, l'un et l'autre, sacrifiés au nom de leurs « nobles » causes ?

AVANT PROPOS

Si SECRET DEFENSE est avant tout une oeuvre de fiction, Philippe Haïm a souhaité s'entourer de consultants qui ont participé à l'écriture du scénario et ont ainsi pu garantir l'exactitude des situations et le profil des personnages.

Malek Chebel

Islamologue, docteur en psychologie clinique, en anthropologie, en histoire des religions et en Sciences Politiques.

Anne Giudicelli

Ancienne journaliste, spécialiste du monde arabe et musulman, elle a participé à de nombreuses missions au sein du ministère des affaires étrangères sur des dossiers relatifs au terrorisme et à l'islamisme. Aujourd'hui, elle dirige l'agence conseil «Terrorisc » qu'elle a créée en 2004.

Eric Dénécé

Ancien officier de renseignement.
Directeur du Centre Français de Renseignement.

Jean-Pierre Lasserre

Ancien officier-traitant et chef de poste à la Direction Générale de la Sécurité Extérieure (D.G.S.E) durant douze ans. Il a aussi travaillé pendant trois ans à la Direction du Renseignement Militaire (D.R.M).

Antoine Sfeir

Journaliste, spécialiste du Moyen-Orient et de l'Islam.
Rédacteur en chef des « Cahiers d'Orient ».
Il a écrit plusieurs ouvrages traitant de la place de l'Islam en France.

Jean Guisnel

Ancien journaliste de Libération, grand reporter au Point.
Spécialiste des questions de renseignement et de défense.
Il a écrit de nombreux ouvrages sur le renseignement et notamment un livre d'entretiens avec l'ex-patron de la D.G.S.E, Claude Silberzahn.

Stéphane Berthomet

Ex-capitaine à la Division Nationale Anti-Terroriste, il a aussi travaillé à la Direction de la Surveillance du Territoire (le contre-espionnage français).
Il a coécrit « Le jour où la France tremblera » (éditions Ramsay).



INTERVIEW PHILIPPE HAÏM

De quoi parle SECRET DEFENSE ?

De la guerre secrète que se livrent services secrets français et réseaux terroristes 24 heures sur 24, 365 jours par an. Cette guerre, qui sévit sous nos pieds, oppose différents destins humains : ceux qui la font et ceux qui la subissent, des deux côtés. C'est le vrai sujet : un film sur des êtres humains dans le cadre d'un film d'espionnage.

Pourquoi avoir fait SECRET DEFENSE ?

Parce que j'affectionne par-dessus tous les récits d'espionnage, la narration du secret, les histoires qui se déroulent dans ces infra-mondes très cinématographiques, évidemment sur un plan formel, mais surtout sur un plan humain. Dans ces métiers, les destins sont particuliers, les aventures font basculer ceux qui les vivent, comme si la chute devenait la suite logique d'une vie d'espion. Un grand nombre de films abordent ce genre, de manière souvent différente. Parmi mes préférés, je citerais : LES 3 JOURS DU CONDOR de Sydney Pollack où la détresse du personnage principal m'interpelle vraiment, SYRIANA de Stephen Caghan (auteur de TRAFFIC), qui démontre comment la trahison est inhérente au système de renseignement américain. Enfin, L'HOMME QUI VENAIT DU FROID adapté du roman de John Le Carré, pour son récit analytique de la désillusion, allié à sa très grande économie de moyens.

Aucun exemple français ?

Si bien sûr. Notamment deux grands films que tout oppose mais qui se complètent parfaitement : LE SERPENT d'Henri Verneuil, remarquablement documenté, pour l'époque, sur la guerre froide et le jeu du chat et de la souris dans lequel se confrontent les protagonistes. Puis LE DOSSIER 51 de Michel Deville, qui reste, à ce jour, le meilleur film réalisé sur l'étude d'une cible par les services. Une autre film que j'apprécie même si ce n'est pas à proprement parler un film d'espionnage, c'est LA SENTINELLE d'Arnaud Desplechin où le personnage qui court après son habilitation « Secret Défense » est très plausible.

Vous avez donc fait un film de genre ?

Je tenais à faire un film d'espionnage au sens profond du terme, et non pas un film qui se passe dans le monde de l'espionnage, et qui parle d'autre chose, comme c'est le cas du magnifique LA VIE DES AUTRES. Je voulais absolument montrer cette guerre secrète avec le plus de précision possible; pour mieux en montrer la férocité.

Le véritable sujet est donc l'espionnage ?

Je crois plutôt que le véritable sujet est la vérité. Car dans le monde du renseignement, découvrir la vérité des situations et des gens est l'essence même de ce métier, ce pourquoi l'Etat paye ses agents. Mais, chose paradoxale, les méthodes pour découvrir la vérité sont dangereuses et illégales. Car la manipulation, l'intoxication psychologique, l'infiltration, le traitement des agents, la menace, jusqu'à parfois l'exécution de cette menace, tout cela, ce sont les outils qui permettent de faire du renseignement, c'est-à-dire d'essayer de connaître la vérité... C'est je crois cette connaissance qui permet aux états et à ceux qui les dirigent d'exercer le véritable pouvoir, pour le meilleur ou pour le pire. Mentir pour connaître la vérité ! Paradoxal, non ? Existe-t-il une base plus excitante pour raconter une histoire dont les enjeux humains sont aussi forts et essentiels ?

Justement, parlons de vos quatre personnages principaux. Qu'est-ce qui relie une simple étudiante, un petit délinquant, un patron des services secrets et un terroriste aguerri ?

Je tenais à montrer le renseignement sous la seule forme qui m'intéresse, c'est-à-dire la seule crédible à mes yeux : celle de la manipulation des « sources humaines » et ce que subissent les gens manipulés. Mon souhait était de mettre en scène deux parcours humains parallèles, deux destins contraires mais pourtant complémentaires: celui de Diane, jeune civile recrutée par la DGSE et celui de Pierre, petit délinquant paumé recruté par un réseau terroriste. Même si tout les oppose, même si tout les différencie, ces deux parcours participent d'un seul et unique destin : celui de jeunes gens broyés par des machines de guerre qui les utilisent en les manipulant de A à Z. D'où les troisième et quatrième personnages : Alex et Al Barad.





Qui est Diane (Vahina Giocante) ?

Une jeune française comme beaucoup d'autres : simple, jolie sans être sophistiquée, séduisante et qui espère gagner normalement sa vie avec un métier. Diane étudie l'arabe littéraire afin de devenir interprète mais elle a un secret, un secret invouable... Elle possède toutes les « qualités » qui en font une proie idéale pour un service de renseignement qui est attentif à tout : la beauté, pas d'attache familiale et donc la liberté « de coucher facilement », plus la caractéristique de parler l'arabe. Seul un amateur ne peut pas comprendre l'intérêt immédiat qu'une telle femme représente pour ceux qui font du renseignement humain sur le terrain.

N'accepte-t-elle pas un peu facilement justement ?

Diane a été « environnée » puis « approchée » - ce sont les termes techniques pour signifier qu'on l'étudie avant qu'elle ne soit recrutée. Mais seul celui qui la recrute peut imaginer pourquoï concrètement. Le travail du service est fait et Alex lui tend un piège classique. Diane est là pour devenir un « piège à miel ».

Lorsque Diane arrive au centre d'entraînement du service, la première chose qu'elle voit est le drapeau français ? Cela a-t-il une signification particulière ?

Diane voit en effet le drapeau de son pays. Toutes les personnes que j'ai rencontrées lors de l'écriture du scénario et qui travaillent dans les services, ont un point commun inaltérable, c'est le patriotisme. Pour ce qui est de Diane, qui découvre ce monde et se trouve pour la première fois face à son drapeau, elle se sent minuscule, écrasée par la puissance de ce symbole.

Nous avons du mal à croire que ce genre de situations existe vraiment... Lorsqu'Alex l'emmène un matin au centre, on pense être dans un roman.

Mon producteur, Yves Marmion, et moi-même émettions les mêmes réserves que vous mais cela nous a été confirmé. Oui, ces situations existent. Il s'agit d'un recrutement « sauvage » qui convient à certaines cibles, en

fonction de leur tempérament, même si cela n'est pas forcément la majorité des cas, je le concède... Il y a mille manières d'être recruté par les services : les plus simples, les plus rocambolesques. Je tenais à ce que le spectateur vive le recrutement de Diane de son point de vue à elle. Imaginez le choc que cela représente ! Tous ceux qui m'en ont parlé, m'ont décrit je cite, « la surchauffe cérébrale qui advient lorsque vous vous rendez compte que vous entrez dans cet univers ». Par rapport à Diane et à l'aventure qu'elle va vivre dans le film, c'est un moment essentiel pour le spectateur.

Alors, un « recrutement sauvage » peut arriver à n'importe qui ?

En théorie oui, en pratique non. Le personnage de Jérémy (Aurélien Wiik) répond à cette question : il recrute dans les universités françaises et cherche des profils susceptibles de pallier les besoins du service. Car ces derniers sont infinis ! Jérémy recherche des compétences - notamment scientifiques ou techniques - des gens qui connaissent bien une région géographique ou qui, comme Diane, parlent une langue orientale telle que l'arabe littéraire ou l'ourdou, dont le service a précieusement besoin. Sans parler des mille petits métiers nécessaires parfois à une seule opération.

avec Vahina, Nous avons cherché Diane main dans la main

Comment avez-vous choisi Vahina Giocante pour interpréter Diane, qui est à la fois fragile et extrêmement courageuse ?

Cela faisait longtemps que je suivais Vahina et je décelais chez elle une capacité à prendre un rôle et à « l'encaisser », sous toutes ses dimensions, chose que le cinéma ne lui avait pas encore permis à sa juste mesure. Et sa fougue à vouloir faire le film m'a impressionné. Vahina possède une caractéristique essentielle de Diane : c'est une battante. Une fille qui ne lâche jamais. Pour obtenir ce qu'elle veut, elle est prête à travailler sans relâche. Car elle sait qu'il faut trouver l'arc émotif du personnage, ce qu'il devient au fur et à mesure du récit. Le travail de préparation était intense. Vahina a dû apprendre quelques bases d'arabe

littéraire. Elle a aussi fait un important travail sur les attitudes corporelles de son personnage, qui vont de la provocation pure et simple au recroquevillement, comme si le poids des événements devenait au fil de l'histoire trop lourd pour elle. Car le voyage de Diane est difficile et il l'abîme à mesure que le service la dévore. C'est une jeune femme qui prend 10 ans dans la tête en quelques mois. Vahina rend crédible cette transformation accélérée.

C'est la première fois à mes yeux qu'on la voit si intense, elle tient le rôle de bout en bout.

C'est cela qui est passionnant ! Ne pas faire refaire à un acteur ou une actrice ce qu'il a déjà fait ou juste ce qu'il sait faire. Tenter de voir ce qu'il peut donner et qui reste secret en lui. Savoir se saisir de tout ce qu'il donne, de tout ce qu'il suggère, sans dénaturer le personnage qu'il est censé incarner. Ce travail-là avec un acteur est ce qu'il y a de plus passionnant dans un film. Avec Vahina, il y a eu des moments magiques et en même temps, des moments incertains. Parfois, nous n'y arrivions pas, alors on recommençait jusqu'à être heureux ensemble. Nous avons cherché main dans la main.

Concernant le personnage de Pierre, comment Nicolas Duvauchelle s'est-il imposé ?

J'ai rencontré beaucoup de jeunes acteurs remarquables qui avaient très envie d'incarner Pierre. Et à chaque rencontre, je me disais « ah oui, il serait formidable, il ferait un bon Pierre ». Mais quand j'ai vu Nicolas, je me suis entendu me dire en moi-même « lui, C'EST Pierre ! » Nicolas est un acteur prodigieux, une nature, il est totalement dévoué à son rôle, totalement impliqué dans son travail et pourtant léger, adorable sur le plateau, même pendant les scènes les plus éprouvantes. Le plan de travail lui a imposé de commencer par la scène de viol dans les douches de la prison. Nous étions dans un décor extérieur, en hiver, il faisait un froid de canard et pourtant, Nicolas a ri toute la journée. Les conditions de tournage souvent difficiles, car il a beaucoup de scènes très lourdes, ne lui ont jamais enlevé sa bonne humeur.

Avez-vous travaillé avec lui en amont sur ce que devait être Pierre à l'écran ?

Assez peu à vrai dire. Pour Nicolas et moi, le personnage et son parcours étaient évidents : Pierre est un garçon qui est l'image miroir de Diane. Comme Diane, Pierre n'a pas de base affective solide. Comme Diane, il fait des choses un peu interlopes, il deale. Comme Diane, il se fait prendre sur le vif. Comme elle, il avoue sa fragilité. Comme elle, il devient une cible, un pion. Pierre est un garçon simple, peu bavard et qui subit sa vie sans broncher, tentant de s'en sortir tant bien que mal. C'est un personnage d'une grande tristesse, qui ne supporte pas que sa mère le rejette et qui garde une profonde fêlure d'enfance au fond de lui. Tout cela le rend particulièrement disposé à la manipulation affective.

conditions favorisent ? Et le désespoir qui en découle ?

A travers Pierre, le film montre comment un tel environnement aggrave la fragilité des plus faibles. Pierre est un paumé qui cherche une raison de vivre pour pallier le manque affectif qui le torture. Cela ne fait pas de lui un candidat spécifique au terrorisme car des milliers de personnes connaissent ce vide familial mais restent dans le droit chemin. Et si Pierre avait été recruté par une secte, il serait tombé dans le piège de la même manière. Par contre, cette faille affective fait de Pierre le parfait candidat pour se faire avoir par ceux qui lui feront croire qu'ils veulent son bien. Si l'on ajoute à cela le manque d'avenir de certains issus des milieux les plus défavorisés, vous avez le cocktail idéal pour créer des postulants au suicide.

Comme Diane, Pierre n'est qu'un pion sur un échiquier trop complexe pour lui

C'est la raison pour laquelle il tombe dans l'islamisme radical ?

Oui c'est la raison principale car je suis persuadé qu'il y a plusieurs niveaux d'engagement dans le terrorisme. D'un côté, un niveau opérationnel élevé où les motivations sont la plupart du temps d'ordre politique et de l'autre, les « petites mains » - kamikaze inclus - dont les motivations sont souvent d'ordre social - exclusion, marginalisation - ou d'ordre affectif comme l'idée d'appartenir à une famille ou à un clan et de servir une cause commune. Entre ces deux niveaux, tout est possible. Et Pierre appartient à l'évidence au niveau le plus bas dans la chaîne alimentaire du terrorisme : il est le « paumé parfait », une proie idéale pour être recrutée à son insu, formée et endoctrinée petit à petit. N'importe qui peut, non pas devenir un terroriste volontaire du jour au lendemain, ou entrer dans les services secrets sur simple demande, non. Mais n'importe qui peut demain, comme Diane ou Pierre, être désigné par ces machines comme cible et à partir de là, subir une manipulation qui fera d'eux un agent, un terroriste, un traître, que sais-je encore... C'est vraiment ça le coeur du film : de jeunes gens simples, apparemment normaux, mais dont la vie est fragile et qui, s'ils tombent sur des personnes sachant lire et exploiter cette fragilité, peuvent voir basculer définitivement leur destin. C'est ce qui arrive à Diane et à Pierre.

Le parcours de Pierre n'est-il pas un peu caricatural ? Petite délinquance, prison, radicalisme ? Pourquoi votre film montre-t-il cette violence des prisons françaises ?

L'actuel gouvernement vient de « révéler » au public ce que tous les experts savent depuis longtemps déjà : « Les prisons françaises sont un lieu de recrutement privilégié pour les islamistes radicaux »*. SECRET DEFENSE ne montre que le moins dur du milieu carcéral ! A savoir les humiliations quotidiennes, les sévices sexuels et la solitude du mitard. Qui peut nier aujourd'hui l'insalubrité de certaines maisons d'arrêt et la promiscuité des prisonniers victimes d'une surpopulation épouvantable ? Qui peut nier la violence que de telles

Comment avez-vous tourné la scène de la conversion de Pierre ?

Le plus naturellement du monde, tout en prenant soin d'écouter Malek Chebel, l'un des consultants présents sur le plateau. Ensemble, nous avons travaillé avec les comédiens pour les guider dans ce qu'il y avait de plus sacré. Car Pierre se convertit pour appartenir à ceux qui lui font croire qu'ils sont ses amis. Ce que les spécialistes du milieu carcéral nomment une « conversion de confort ». C'est une scène dont je suis assez fier car n'étant pas moi-même religieux, je voulais faire ressentir le besoin du sacré dans le coeur de Pierre. D'un seul coup, Pierre a le sentiment que l'on s'occupe de lui et que quelqu'un s'intéresse à ce qu'il est.

Mais vous parlez aussi de la radicalisation et du prosélytisme dans les prisons.

C'est une réalité de notre société : les prisons françaises sont un vivier pour la radicalisation des plus faibles et le recrutement des réseaux. En prison, Pierre tombe sur les mauvaises personnes : Aziz est plus intelligent que lui et il décèle en Pierre une faille affective qui va servir son dessein. Aziz n'a pas grand mal à amener Pierre dans le monde de l'intégrisme; il lui suffit de lui faire croire que ce monde sera pour lui une famille. Or, Pierre ne sait pas que ce monde-là, c'est avant tout celui de la guerre. La chéchia, le bonnet musulman que Pierre porte dans le film est très révélateur de ce qu'il va subir. Deux gestes significatifs le prouvent. La première personne qui le lui ôte, c'est Slim, comme pour lui signifier qu'il se trompe de chemin. C'est à mes yeux, un signe du respect que Slim a pour l'identité de Pierre et une manière virile de lui dire « ne te trompe pas de costume ! » Le deuxième geste survient à la fin du film, dans le van, quand Aziz, le recruteur du réseau lui ôte le bonnet, juste avant de l'envoyer se faire exploser dans le métro. Cette fois-là, ce geste n'a pas du tout le même sens : c'est un geste de rejet comme pour dire à Pierre, « tu vas te faire repérer avec ce truc sur la tête car finalement, tu n'es pas des nôtres, tu n'es qu'un instrument », une arme précisément ! C'est très significatif de voir que le même geste, fait par deux personnes différentes, incarne deux messages aux antipodes l'un de l'autre.



Pierre et Diane sont-ils recrutés au même moment ?

Oui, la proximité des événements dans la continuité du film le raconte. Dès la conception du projet, j'avais choisi de montrer le parallélisme des parcours de Diane et de Pierre car l'essentiel du film est là. Bien qu'étant recrutés dans des systèmes idéologiques opposés, ce qu'ils subissent relève de la même chose : à la fois une manipulation totale et un engagement progressif. Dans ces deux mondes, l'un ne peut aller sans l'autre. Vous ne pourrez pas manipuler quelqu'un pour en faire une arme si au préalable il n'a pas adopté votre idéologie ! C'est une question essentielle dans le recrutement. Par contre, une différence capitale demeure : Pierre est recruté dès le début dans le but de faire de lui un kamikaze, alors que Diane est recrutée parce qu'elle a des compétences pour faire ce métier. Ce n'est que lorsque l'opération « Eclat de verre » ne se passe pas comme prévue qu'Alex l'utilise contre Al Barad.



Mais Diane et Pierre ne semblent pas spécialement sensibles aux « valeurs » de ces machines qui les recrutent ?

Malheureusement pour Diane, je crois que si ! A la différence de Pierre qui n'a pas de prédisposition particulière pour le fanatisme mais qui tombe dans le piège affectif qu'Aziz coordonne, Diane de son côté possède déjà, si ce n'est les valeurs, du moins le langage de la manipulation. Se prostituant occasionnellement pour pouvoir terminer ses études d'interprète, elle « travaille » déjà sous une fausse identité : Lisa. Elle porte une perruque, a imprimé un flyer publicitaire à son nom d'emprunt... Et lorsqu'Alex la confond, elle nie la vérité, prétextant ne pas savoir qui serait cette Lisa. Elle ment aussi à Jérémie, lui faisant croire qu'elle apprend l'oenologie... Diane est, avec son style un peu naïf, dans le langage de la clandestinité, le mensonge fait déjà partie de son quotidien. Pierre au contraire espère des rapports vrais avec les autres, des rapports « familiaux ».

Cela nous mène à votre troisième personnage clé : Alex, l'homme du service, interprété par Gérard Lanvin.

Selon moi, Alex est l'homme du secret par excellence. Et Gérard, qui est naturellement un « bonhomme », avait le charme pour asseoir la dimension du personnage, à la fois inquiétant, calme, calculateur, tout en étant capable d'une grande réflexion mêlée d'impulsivité. Il est tiraillé sans cesse entre la nécessité de faire son devoir et la cruauté que cela peut impliquer. Son métier, au sein de la D.G.S.E, est la lutte anti-terroriste. Cette unité travaille au sein du contre-espionnage et est chargée de recruter les agents ennemis pour le compte de l'Etat français ; en un mot, de les retourner et de les faire trahir au profit de la nation !

C'est donc un travail principalement humain qui est effectué : il analyse la cible pour comprendre quel levier fonctionnera afin d'obtenir ce qu'il en veut. Tout le monde aujourd'hui connaît le fameux M.I.C.E qui fait l'inventaire de ces leviers : Monnaie, Idéologie, Contrainte, Ego. Personnellement, j'en ajouterais un cinquième, le S pour Sexe. Tout ce qui peut faire basculer un être humain de votre côté, chantage inclus !

Alex est un homme qui ne fait pas dans le détail. Il est brutal, froid et semble totalement impitoyable. Mais en même temps, on sent le poids de la solitude qui le dévore de l'intérieur.

Oui, cet homme possède deux facettes, celui du combattant et celui du protecteur. Car, si son travail est de sécuriser le sol national, le moyen pour y parvenir est la méfiance, presque la paranoïa. On le sent très bien dans sa manière de traiter Ahmed (Mehdi Nebbou). Pour nous, Alex est particulièrement injuste avec lui. Mais dans son système de pensée, il ne fait qu'appliquer un principe de précaution et tant qu'il a un doute, la morale ne peut pas faire partie de ses options. C'est l'un des principes essentiels du monde de l'espionnage et ce qui le différencie de celui de la police ou de la sécurité en général.



Vous voulez dire que les espions se moquent des lois ?

Evidemment ! Sinon, à quoi servirait-il qu'une nation démocratique s'offre des services secrets ? C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai choisi d'explorer la maison D.G.S.E et non pas la D.S.T, le contre-espionnage français qui, après avoir récemment fusionné avec les Renseignements Généraux, travaille aussi sur les questions de terrorisme islamiste. Pourquoi ? Tout simplement parce que la D.S.T travaille en partie avec les juges de l'anti-terrorisme, à la galerie Saint-Eloi. Or qui dit juge dit procédure judiciaire et donc sources ouvertes au grand jour. Dès cet instant, la démocratie vous regarde. Mais dans le cas de la D.G.S.E, aucun juge. Le seul contrôle est celui de l'exécutif...



L'ordre, donné par Fouche (Nicolas Marié), d'assassiner l'un des hommes du réseau ennemi est donc plausible ?

Oui, c'est l'une des fonctions - mais pas la seule ! - du fameux Service Action, le bras armé de l'Etat pour certaines missions extérieures qui ne doivent pas être signées du sceau de l'Etat. Parmi ces missions, il peut effectivement y avoir la neutralisation des ennemis de la nation. Les services secrets du monde entier pratiquent l'assassinat « politique ». Mais ils ne peuvent l'admettre car c'est un principe de dissuasion permanent. Dans le film, Leïla (Rachida Brakni) est assassinée et cela fait partie du jeu, des agents tombent, tout le monde le comprend. Mais faire sauter tout un étage à Paris pour tuer, là le service se doit de riposter. D'où la violence de la réponse. D'une certaine mesure, et aussi horrible que cela paraisse, c'est une forme de communication entre ennemis... Quant aux coups de Jarnac à l'intérieur du service, c'est une réalité propre à toutes les administrations centrales.

Parlons-en : Alex met en danger la vie de Diane dès qu'elle part en mission.

Oui, c'est une méthode connue qui s'applique parfois aux agents de pénétration, chargés d'infiltrer le premier cercle d'une cible précise. Et même si tous les services du monde nient avoir recouru à cette pratique, elle existe depuis longtemps. Elle a été mise en valeur par les anglais pour intoxiquer Hitler sur la date et le lieu du débarquement : de nombreux agents anglais ont été donnés à la Gestapo par leur service après qu'on leur ait affirmé que le débarquement aurait lieu dans le Pas-de-Calais. Sachant comment la gestapo faisait « avouer » ses prisonniers, la plupart sont morts en parlant, croyant ainsi trahir leur pays alors qu'ils étaient en train de gagner la guerre sans le savoir ! Encore une fois, mentir pour faire triompher la vérité... Dans le monde du renseignement comme dans le monde du terrorisme, la nécessité fait la loi ! Et tous les moyens sont bons pour atteindre son objectif initial, quelque soit le coût humain. Le stratagème d'Alex est plus complexe mais tout aussi impitoyable : il laisse Diane entrer au contact d'Al Barad et derrière son dos, il la brûle ! L'idée est de faire croire à Al Barad qu'il mène la danse afin qu'il utilise Diane pour intoxiquer sa hiérarchie. C'est du troisième degré dans la partie d'échec pour tenter d'avoir un coup d'avance. La question que cela pose est simple : jusqu'où laisse-t-on aller les choses pour récolter le maximum d'informations ? Jusqu'à quel degré de risque est-on prêt à aller, indépendamment de la vie des agents ?

... Mais comme le dit Alex « un agent n'est pas un être humain, juste une arme, rien de plus »...

Exactement ! J'ai entendu cette phrase, mot pour mot car j'aurais été bien incapable de l'énoncer moi-même. Mais il ne faut pas être dupe : comme pour chaque métier, il y a plusieurs façons de le faire. Certains m'ont dit le contraire de cette phrase, m'expliquant que, parce qu'un agent est un être humain, les choses se compliquent, il y a une part d'incertitude inhérente à leur psychologie. Car il ne faut jamais oublier que la clandestinité crée une grande solitude. C'est une chose dont je me suis rendu compte au fil des rencontres que j'ai pu faire. La plupart de ceux qui ont exercé ce métier possèdent une sorte de réserve naturelle teintée d'une lassitude et d'une réelle tristesse, et ce même s'ils sont totalement dédiés à leur mission. Alex est un patriote, il sait que la raison d'Etat ne se déroule pas seulement sous les lambris de la République : cela se passe surtout sur le terrain, avec des armes, classiques ou humaines...

Pour manipuler quel qu'un, l'affect est la pire des techniques car c'est celle qui laisse le plus de cicatrices

Justement, abordons la question de cette manipulation que vos deux personnages principaux subissent...

C'est l'une des questions fondamentales du film. Car bien sûr, lorsque l'on écrit un film d'espionnage, on sait que la manipulation sera le cœur du sujet. Mais pour SECRET DEFENSE, j'ai identifié très tôt que ces deux victimes du système devaient être manipulées affectivement et non pas politiquement. Tout simplement parce que je voulais raconter une histoire émouvante. Et parce que je crois que pour manipuler quelqu'un, l'affect est la pire des techniques, et pour moi la plus grave, celle qui laisse le plus de cicatrices. Jérémie recrute Diane de la même façon qu'Aziz recrute Pierre : en manipulant leurs émotions jusqu'à manipuler leur corps. Aziz commande le viol de Pierre pour mieux





le « sauver », Jérémie couche avec Diane pour la faire tomber amoureuse. J'ai toujours veillé au parallélisme des destins, et pas seulement ceux de Diane/Pierre. Les personnages de Leïla et Danar perdent leurs vies en faisant chacun leur métier. Alex et Al Barad s'en sortent, chacun à leur manière. Les trahisons existent dans chaque camp, tout le monde manipule tout le monde, et chacun croit être le plus intelligent. Au sein des deux mondes décrits dans SECRET DEFENSE, et même si leurs idéologies sont opposées, la guerre sévit 24h sur 24h et fait les mêmes dégâts. C'est ce que la construction en miroir du scénario a voulu démontrer.

Comment s'est passée l'écriture de SECRET DEFENSE ?

J'ai d'abord fait une note sur la D.G.S.E la plus complète possible - organigramme, réussites et échecs du service, budget annuel - ainsi que les défis et menaces auxquels semble devoir répondre le service. Après cela, j'ai composé un traitement d'environ vingt pages, puis trois versions sur cette base tout en travaillant parallèlement avec plusieurs consultants. Ceux-ci me donnaient des pistes, des idées, corrigeaient telle ou telle absurdité, amélioraient certains dialogues afin qu'ils sonnent plus « vrais ». A la troisième version, j'avais besoin d'être aidé par un regard neuf et la rencontre avec Julien Sibony a été déterminante. Lui qui ne connaissait rien à ce monde a su poser certaines questions et remettre en cause ce qui n'allait pas, polir les choses jusqu'à les transformer progressivement. La richesse du script final est en quelque sorte le produit de mon enquête et de son innocence. Sans oublier la petite touche de Natalie Carter qui, seule femme du processus d'écriture, nous a permis de mieux écrire le personnage de Diane, sa pensée, ses réactions... Finalement, nous avons tourné la 18ème version du scénario et là encore, durant le tournage, de nombreuses modifications ont été apportées, ainsi qu'au montage. Dans un film, il y a vraiment trois écritures qui se coordonnent les unes aux autres, chacune améliorant l'autre. Un exemple. Lors de la dernière scène où Fouche appelle Alex sur son portable pour lui dire que trois jeunes risquent de partir dans un camp au Yémen, dans les premières versions du script, Fouche demandait à Alex une solution opérationnelle pour les sauver, ce qui me semblait légitime et évident. Jusqu'à ce que l'un des consultants me dise : « Tu ne penses pas

comme un patron ! Il ne ferait jamais cela, il tenterait d'abord de les infiltrer pour suivre la piste, comme un indien ! ». No comment...

La stèle, qui est montrée lors de la scène finale, existe-t-elle vraiment à la D.G.S.E ?

Bien que n'étant jamais entré à Mortier, je sais qu'il existe une plaque dédiée aux agents morts pour la France. Les noms de code n'y figurent pas. D'ailleurs, les officiers-traitants aujourd'hui n'ont plus de nom de code mais un numéro à quatre chiffres, signifiant leur place dans l'histoire des officiers du service. Par contre, les agents qu'ils traitent, gardent un nom de code.

Votre film est très documenté mais pourtant, vous avez pris des libertés avec la vérité.

Tout simplement parce que SECRET DEFENSE est une pure fiction, et bien que nourrie de réalité, c'est une histoire créée de toute pièce, aussi bien du côté du service que du côté des fondamentalistes. Par exemple, le travail que fait Alex nécessiterait au moins 3 ou 4 personnes dans la réalité. Mais si le rôle est morcelé à l'écriture, alors il n'y a plus ce personnage noir et sombre qui représente une certaine façon de faire du renseignement. Il n'y aurait plus eu la place pour l'humain et la technique aurait pris l'avantage, ce que je voulais éviter à tous prix. Mon ambition était vraiment de faire un film qui parle au plus grand nombre et au-delà d'un casting ou d'une combinaison, je suis persuadé qu'un sujet fort à travers une bonne histoire, c'est quand même la plus grande force d'un film.

Selon vous, en quoi SECRET DEFENSE est un film populaire ?

Je suis convaincu que les sujets sérieux ne sont pas des obstacles au divertissement. Je suis comme tout le monde, je regarde les gens vivre et lorsque que j'écris, j'essaie d'absorber leurs préoccupations. Je crois que les gens ont soif de sens, soif de comprendre, soif de repères, notamment lorsqu'il s'agit d'un sujet si important, où les médias ont l'habitude de ne prendre la parole qu'après de terribles événements. C'est toujours après que l'on nous parle des grands instants de notre

histoire. Après le 11 septembre, on a tenté de nous expliquer comment une telle chose pouvait avoir eu lieu. SECRET DEFENSE nous parle d'AVANT et fait entrer le spectateur dans les coulisses du secret en lui faisant faire le voyage dans le monde de l'espionnage pur et dur.

Est-ce pour cela que le film est si rapide ?

Non, rien n'est calculé, j'ai fait ce que je sentais. Je souhaitais un film qui tienne en haleine ceux qui le regardent. Et pour cela, il s'agissait d'aller à l'essentiel. C'est mon unique baromètre : faire et donner à voir un film plein des émotions que le sujet promet. C'est ma seule règle et y parvenir est très difficile. Pour moi, c'est une question très musicale, une question d'harmonie, de feeling... Si SECRET DEFENSE avance vite, c'est parce que l'histoire se construit sous nos yeux à travers plusieurs parcours humains et que chaque scène fait sens. C'était le plus important à mes yeux : raconter une histoire sérieuse, ancrée dans notre réalité, dans une forme qui soit divertissante.

Vous disiez que vous souhaitiez oublier la technique, pourtant parfois le film est un peu jargonneur...

Le film est émaillé de ces « mots » que j'ai entendus lors de mes consultations. Ils montrent une partie de comment pensent et parlent ceux qui font ce métier si particulier. Durant l'écriture et sur le tournage, nous avons fait très attention à ce que tout soit parfaitement compréhensible mais je souhaitais garder un minimum de langage technique pour conserver l'esprit de la clandestinité. Car dans ces deux mondes qui s'opposent, les mots qu'utilisent les ennemis sont souvent semblables : « plan de liaison, désilouhettage, opé réservée » etc. Par exemple, pour dire que l'on va éliminer quelqu'un, on parle de mission homo, ce qui est un acronyme de « mission homicide ! » Pour parler de cible, on évoque un « dossier d'objectif ». On ne parle pas d'espions mais d'officiers-traitants ou d'agents... Le plus complexe, lorsque l'on écrit un tel film, est de parvenir à penser comme les personnages et cela passe nécessairement par le langage.



Selon vous, en quoi le drame du 11 septembre a-t-il vraiment changé le monde ?

Je ne suis pas un expert de ces questions-là, je ne suis qu'un metteur en scène qui s'intéresse à ce sujet et qui tente de comprendre ce qui se passe dans le monde qui nous entoure. Je reste modeste quant à mon regard sur les choses mais je suis convaincu de ceci : le 11 septembre a déclaré à l'occident un nouvel ennemi qui n'est pas un ennemi d'Etat, c'est un ennemi sans frontières, sans organisation clairement définie, traversé de courants divers et parfois mal identifiés. En ce sens, ce nouvel ennemi modifie radicalement dans son ensemble, les rapports de force géo-stratégiques entre les nations.

Le personnage d'Al Barad (Simon Abkarian) n'est-il pas né de cette réflexion ?

Si justement, Al Barad est un produit de ce changement. Même s'il pratique le terrorisme comme mercenaire depuis 20 ans, le 11 septembre lui offre les pleins moyens « d'expression ». C'est un directeur opérationnel qui utilise l'Islam et le détourne de son contenu sacré à des fins de déstabilisation politique. Il copie Ben Laden en quelque sorte, milliardaire saoudien qui ne brille pas par ses connaissances religieuses. C'est ce que font la plupart des têtes pensantes des réseaux islamistes. Le discours prononcé par le n°2 d'Al-Qaida, qui ouvre le début du film est très clair à ce sujet, il désigne la France comme cible potentielle pour des attaques terroristes. Pourquoi ? Le film tente de le dire et montre une opération anti-française menée du point de vue politique. Le symbole du 18 juin qu'utilise Al Barad pour duper les services français est un symbole politique, en aucun cas religieux. Al Barad ne vit pas comme un religieux fanatique : il vit à l'occidentale, boit du vin, aime les femmes. Bien sûr, ce mode de vie lui sert aussi de couverture mais cela révèle avant tout son état d'esprit : il mène une guerre contre l'occident et cette guerre est politique. En aucun cas religieuse.

Pourquoi montrer ce côté-là des musulmans ?

Mais à travers Leïla et Ahmed, je montre tout à fait autre chose : le meilleur des musulmans ! Ceux qui se battent pour nous défendre alors même qu'ils sont souvent amal-

gamés à ceux qu'ils combattent. Dans le film, Leïla travaille à la protection de la Nation et meurt au combat. C'est le prix qu'elle paye et c'est un prix sacré ! Il y a beaucoup de musulmans au sein du service qui combattent l'intégrisme sous toutes ses formes et pas seulement religieuse. Ils savent parfaitement de quoi ils parlent et ils sont essentiels à notre sécurité. A l'exemple de Ahmed, l'amoureux de Leïla, qui subit les conséquences de sa pratique religieuse. Sous le joug de la méfiance d'Alex, il est victime d'une injustice flagrante et il est désigné comme traître possible au sein du service et donc à son drapeau. Finalement, Ahmed est le seul à avoir raison quand l'urgence de prendre une décision s'impose et que son patron ne l'écoute pas. Enfin, je tiens à le souligner ici, ayant face à lui Al Barad, le responsable de la mort de sa femme, Ahmed est le seul de tous les personnages du film à ne pas céder à la violence face à celui qui a brisé sa vie. Et je ne parle pas des multiples petits rôles comme la source féminine à Damas qui prévient le service dès les premières minutes du film ou le taxi à Beyrouth qui aide Diane à « tamponner » Al Barad.

Pourquoi un metteur en scène français n'aurait-il pas le droit d'explorer la société dans laquelle il évolue ?

Le personnage d'Alex peut être perçu comme intolérant voire raciste ?

Alex est un stratège, un homme dont le métier est de combattre le terrorisme islamique. C'est à la fois un opérationnel très combatif et un homme d'une extrême prudence. L'excès de prudence ne mène-t-il pas à la paranoïa ? Et la paranoïa ne mène-t-elle pas au racisme ? Cette prudence fait faire à Alex quelque chose de grave, car en se méfiant d'un de ses hommes depuis qu'il le voit prier, il fait ce que beaucoup nomment avec justesse « l'islamalgam ». Doutant du patriotisme d'Ahmed, Alex l'amalgame à un terroriste potentiel. Et lorsque Ahmed traduit la vidéo d'Al Barad, affirmant que tout cela n'est qu'une manipulation, Fouche le patron du service lui-même, ne l'écoute pas. C'est bien cela « l'islamalgam » : amalgamer tous les musulmans de France à une poignée de terroristes. Amalgamer une religion à un parti pris politique. C'est évidemment ignoble et c'est évidemment condamnable.

Car cette confusion est une source de tragédies comme le film le démontre le plus clairement possible. Les premières victimes du terrorisme, sont bien sûr les morts, les blessés, les familles et toutes ces vies brisées, mais pas seulement. Je tenais à montrer que ceux qui subissent aussi le plus profondément les méfaits du terrorisme, ce sont les musulmans eux-mêmes. Car la terreur exercée par quelques fanatiques souille l'ensemble de la communauté musulmane qui n'a aucun point commun avec le terrorisme. Et pourtant, le travail de renseignement doit absolument être fait pour continuer à protéger les civils des drames qui couvent. En ce sens, SECRET DEFENSE est réellement tragique, car il montre qu'il n'y a pas de bonne attitude ; il n'y a que la moins pire...

Pourtant « l'islamalgam » comme vous l'appeliez se développe !

C'est un réflexe naturel - cela ne l'excuse pas mais du moins cela l'explique en partie - des populations touchées dans leur chair par le terrorisme. Et c'est évidemment ce que veulent les terroristes. Al Barad le dit dans le film « l'objectif est la peur, terroriser de l'intérieur par la peur ». Il est donc évident que plus le racisme se développe, plus le terrorisme gagne.

Certains choix de SECRET DEFENSE (les cadres, un montage vif, le parallélisme de la narration...) renvoient à une grammaire cinématographique américaine.

Le cinéma américain est une source d'inspiration constante. Le nier serait ridicule et je tombe à la renverse par exemple devant un film de Michael Mann. Mais l'une des différences majeures entre le cinéma d'espionnage américain et le film d'espionnage français tient à la relation qu'entretient l'industrie américaine avec le pouvoir politique, chose qui n'existe pas en France. De toute façon, pourquoi porter un regard critique sur le monde qui nous entoure serait l'apanage américain ? Pourquoi un metteur en scène français n'aurait-il pas le droit d'explorer la société dans laquelle il évolue ? Pourquoi cacher que nos services secrets, les administrations centrales de notre démocratie travaillent avec des méthodes la plupart du temps illégales ? Pourquoi ne pas tenter de comprendre pourquoi la France est désignée comme cible par Al-Qaida ? Des français sont victimes de la radicalisation ? Est-ce mal d'en parler ?

Pourquoi avoir choisi de filmer 70 % du film en caméra à l'épaule ?

D'abord parce que ma culture graphique vient du photo-journalisme, et particulièrement le photo-reportage de guerre, bien que je n'en ai jamais fait. J'ai une vraie passion pour ce genre, d'autant plus que ma soeur fut longtemps grand reporter de guerre. La caméra à l'épaule donne un sentiment de « pris sur le vif », d'urgence pour les personnages autant que pour le spectateur. Et surtout, cela donne le sentiment pour le spectateur de ne pas avoir le droit de voir ce qu'il voit ou d'entendre ce qu'il entend. Il est comme un voyeur dans des coulisses, ce qui me semblait le choix le plus cohérent pour un film qui plonge au coeur du secret. De plus, ça donne une vibration dans l'image, une incertitude. Le point n'est pas posé, le cadre est évolutif, c'est en perpétuel mouvement. Rien n'est figé ni apaisant pour l'oeil et cela renforce l'idée du conflit que vivent les personnages.

La question de l'identité est également au coeur de votre réalisation, dès la scène d'ouverture.

Oui, dans le prologue, Diane, Alex et Pierre sont présentés de manière floue. Pour Alex, c'est évident, c'est un personnage dont on ne peut pas connaître la véritable identité. C'est un individu morcelé, fragmenté de par sa fonction au sein des services secrets. Diane, elle, est déjà en clandestinité. Elle fait quelque chose de secret dont elle a honte. Quant à Pierre, il va complètement changer d'identité en cours de film, ce qui justifiait de l'introduire par ce flou. Ils ne sont pas d'un bloc, ils sont tous brouillés. Le flou force également le spectateur à écouter, car l'oreille se concentre là où l'oeil fait défaut. C'est important pour une scène d'introduction. De plus, un nombre important de reflets existe dans le film, je crois qu'il faut le voir plusieurs fois pour tous les remarquer. C'est une technique pour démultiplier par l'image les facettes d'un personnage et les faire coexister dans une seule situation. La scène où Diane pleure dans la salle de bain d'Al Barad et se demande quoi faire en est, je crois, un exemple. Enfin, il y a l'essentiel : la prédominance des gros plans. C'est ce qui m'émeut le plus au cinéma : scruter le visage des êtres humains et les drames qui s'inscrivent dans leurs yeux.

Par rapport à vos films précédents, est-ce que celui-là incarne quelque chose de particulier ?

Je crois être enfin mûr pour ne plus avoir peur de mes propres émotions. C'est la première fois que je faisais un film sans story-board et que je tournais 80% du temps en caméra à l'épaule, la première fois aussi que j'ai utilisé avec autant de volonté les longues focales. Mais le choix le plus important sur l'ensemble du film a été d'établir une grammaire par rapport à ce que l'histoire disait et ce que les personnages incarnaient. Il y avait une manière très précise, très frontale de filmer Gérard Lanvin. On est soit en légère plongée, soit en contre-plongée, selon qu'on veuille lui donner ou non de l'importance. Il est dans un univers de symétrie, sans fantaisie, c'est un bloc de granit qui n'a pas de problèmes avec les questions morales quand il doit prendre une décision pour sécuriser la nation. A l'opposé, Vahina et Nicolas sont plutôt filmés de dos - nuques, comme des gens qui sont dévorés par le doute, par l'incertitude.

Ce qui m'émeut le plus au cinéma : c'est scruter le visage des êtres humains et les drames qui s'inscrivent dans leurs yeux.

Nous l'avons évoqué, le scénario est très construit, basé sur la symétrie pourtant la réalisation donne l'illusion de l'improvisation.

Oui, il y a des scènes improvisées dans le film. C'est essentiel aussi de laisser les acteurs s'exprimer. La scène du cachot notamment, où j'ai embarqué Nicolas et le chef opérateur pendant une heure à l'écart. Je disais un mot à Nicolas, comme « couche-toi », « fais de l'exercice » et il faisait les choses. Il a commencé à taper dans les murs et à

donner quelque chose de très fort. Tout d'un coup, c'était comme un morceau de jazz, l'énorme machine du tournage devenait simple et fluide. Ce sont des moments de luxe absolument merveilleux, car on sent la communion entre l'acteur, le metteur en scène et la caméra. Je savais que j'avais besoin par moment d'oublier le script, de sortir de la route. J'avais besoin de mettre de l'humain, d'utiliser au maximum ce que les acteurs m'offraient. C'est un film qui se passe dans le monde des services secrets, où l'on manipule le coeur, le corps, pas seulement l'esprit. Il était donc impératif de montrer des réactions à vif et je pense que le film y gagne en intensité et donc en spectacle.

Le film possède une énergie qui laisse penser que chaque membre de l'équipe était impliqué à 500%.

J'ai eu la chance que le sujet passionne chaque personne immédiatement et j'ai fait des rencontres exceptionnelles. Toute l'équipe a senti ce que je voulais et chacun dans son domaine a tenté de donner encore plus. Je pense à Sylvie Landra, la monteuse, Ambre Sansonetti, la chef déco, Alexandre Azaria le compositeur et beaucoup d'autres. Le chef opérateur, Jérôme Almeras a travaillé vite, il a énormément apporté au film, notamment en me faisant découvrir sa manière de travailler avec les longues focales. Il a été combattif, et il a eu souvent raison, en me disant quand il n'était pas d'accord et en m'apportant d'autres idées. C'était un échange très fort, où l'on contre-argumentait en permanence. Par contre, j'ai assumé seul l'étalonnage du film pour lequel Natasha Louis a apporté tout son talent à la finition de l'image. Je revendique le fait d'être influencé et influençable. Ecouter les autres et ceux qui remettent en cause ce qui est acquis, c'est ma manière d'avancer. J'absorbe les différents avis qui surgissent et ensuite je décide d'en tenir compte ou pas. Mais en tout cas, n'exécuter que ses idées, c'est perdre l'essentiel.

Après avoir réalisé BARRACUDA, comment êtes-vous arrivé sur LES DALTONS ?

C'était une commande d'UGC avec qui je développais d'autres sujets. Ce n'était pas mon univers, mais je l'ai fait parce que je venais d'être papa et que je pensais que ça ferait plaisir à mon fils. Au final, je suis très content de l'avoir réalisé, car il aime beaucoup le film



(rires). Par ailleurs, je signe LES DALTONS dans tout son aspect technique. Mais intimement, je suis plus attiré par un cinéma sombre, un cinéma qui questionne, un cinéma qui parle de la cruauté humaine et du destin des gens liés à cette cruauté. C'est souvent de là que naissent toutes les injustices, thème qui me bouleverse. SECRET DEFENSE m'a donné l'impression de renouer avec BARRACUDA. Sur SECRET DEFENSE, j'ai été sincère à chaque seconde et si quelque chose n'est pas bien dans le film, j'en assume totalement la responsabilité.

Le carton de fin décrit qu'il y a eu depuis le 11 septembre 2001 plus d'une quinzaine d'attentats déjoués par les services français : est-ce exact ? Qu'est-ce que l'on ressent quand on s'aperçoit que l'on vient de réaliser un film dont l'actualité fait la promotion directe ?

Ce sont les chiffres qui m'ont été annoncés par des sources plus que sérieuses. C'est à la fois, une bonne et une mauvaise nouvelle. Mauvaise, car cela montre l'intensité des attaques que la France concentre contre elle et bonne, car cela démontre l'efficacité de notre système dans la lutte anti-terroriste. J'ai travaillé sur la question de l'Afghanistan, du recrutement de terroristes dans les prisons françaises il y a 3 ans et demi, quand j'ai commencé le scénario. Tout ce qui est dans le film a donc été écrit à ce moment-là et c'était un pari pour nous d'affirmer que la France ne se retirerait ni de l'Afghanistan, ni du Liban. Le ministère de l'intérieur* vient d'annoncer que des jeunes Français partaient en Afghanistan faire le Jihad et qu'Al-Qaida recrutait dans nos prisons... Donc c'est un film qui colle au plus près de l'actualité, mais malheureusement parce que les problèmes ne sont pas résolus. Selon moi, c'est une raison d'être supplémentaire à ce film et la preuve qu'il est nourri de réalité. Regardez ce qui vient d'arriver en Allemagne... Rien n'est fini.

* Interview de Michèle Alliot-Marie dans Le Figaro du 11/09/2008



ENTRETIEN AVEC LES CONSULTANTS DU FILM

Pourquoi avez-vous accepté de collaborer à ce film et comment avez-vous travaillé avec le réalisateur ?

Malek Chebel

Philippe voulait approfondir son récit sur la question de l'Islam. C'était une période où tout le monde parlait de terroristes, de kamikazes, d'Islam violent. J'en avais par-dessus la tête de toutes ces interviews faites à la va-vite, ça n'était pas de « mon Islam » dont on parlait. Si bien que j'essayais de refuser un peu toutes les propositions. Et puis Philippe, dans sa façon de me parler, m'a alerté sur le fait que sa demande était tout autre. Il m'a montré que sa préoccupation était d'ordre intellectuel, professionnel mais d'abord humain, il ne voulait pas se mettre dans la situation de quelqu'un qui crie avec les loups, qui fait de la surenchère sur une religion ou une vision, qui surfe sur une peur, une angoisse un peu diffuse de la société, pour tirer la couverture à lui. D'entrée de jeu, sa sincérité m'a frappé et je suis parti dans cette aventure. Mon rôle était de lui montrer à quels moments du film et dans quelles scènes il pouvait dérapier, à quels moments il sortait des clous d'une bonne intelligence de la question islamique. Mon opinion est fondée sur la science et l'histoire, je m'en sers pour dire ce qui ne va pas, ce qui est conforme ou pas, j'ai une charge culturelle et intellectuelle très forte par rapport à ça. J'ai assisté à toutes les scènes qui pouvaient poser problème dans l'itinéraire de Pierre, ce jeune converti qui va devenir terroriste. Je devais déployer toute ma vigilance pour ne pas loucher une seule image qui puisse donner lieu à des interprétations négatives. Tout peut être possible, ne serait-ce que la prononciation des mots et les gestes pour la prière et pour la conversion. Philippe me posait souvent la question : « Est-ce que je suis juste ? Est-ce que je suis dans le bon climat pour ce qui est de la vérité ? » Nous avons travaillé

ensemble parce qu'il n'y a pas de vérité absolue mais juste une vérité relative, fondée sur la compréhension de l'objectif et donc parce que Philippe voulait toucher au plus près cette vérité complexe.

Anne Giudicelli

Philippe m'a d'abord parlé du sujet puis il m'a donné le scénario. La version que j'ai lue, n'était pas définitive. Dans un souci de réalisme, Philippe attendait des avis renseignés pour pouvoir vérifier certains points et corriger le script. Les autres consultants et moi avons fait plusieurs remarques sur des faits très précis, sur tout ce qui n'était pas crédible par rapport aux personnages et leur ancrage dans la réalité, le quotidien. Après cette phase de travail sur le scénario, il y a eu une période de pré-tournage. J'ai montré des images que j'avais en ma possession, des images internes d'un groupe terroriste : la gestuelle de ces individus, leur univers, l'environnement rhétorique. Enfin, il y a eu le tournage

Eric Dénécé

Il y a d'abord l'amitié avec Philippe, personne que j'apprécie particulièrement. Mais aussi le fait que c'était la première fois qu'un réalisateur français faisait un film sur le renseignement, dans lequel il y a une part de fiction, tout en tenant compte d'un nombre important d'éléments qui reflètent la réalité de ce milieu. Philippe a travaillé de manière très sérieuse pour montrer cette réalité du monde des services secrets. Avec moi, il a voulu vérifier que les hypothèses sur lesquelles il avait travaillé, la réalité telle qu'il voulait la mettre en avant était à la fois acceptable pour le grand public, parce que c'est un vrai objectif, mais aussi pour tout ceux qui, d'une façon ou d'une autre, sont proches du monde des renseignements. Dès la première lecture, j'ai apprécié sa connaissance réelle de ce milieu et j'ai été amené à travailler avec plusieurs acteurs pour les mettre dans

l'ambiance du rôle d'officiers de renseignements, notamment avec Mehdi Nebbou, dont le personnage était difficile puisqu'il joue un officier de renseignements de la D.G.S.E d'origine maghrébine, soupçonné de trahison.

Jean-Pierre Lasserre

Je suis militaire de carrière, entré à l'école de l'air en 1970. J'ai ensuite fait une carrière dans l'aéronautique jusqu'en 1987 et c'est à cette époque-là que j'ai été volontaire pour entrer à la D.G.S.E. Comme tout le monde, j'ai fait une formation au niveau de la centrale pendant quatre ans. J'ai appris le métier, fait un stage puis j'ai été exploitant sur une zone géographique. Ensuite, je suis parti sur le terrain pendant sept ans. J'ai quitté ce service en 1998. Quand j'ai appris que Philippe souhaitait faire un film sur la D.G.S.E, j'ai eu envie de le rencontrer, pour voir ce que l'on pouvait faire ensemble. Par la suite, nous avons collaboré, par périodes, pendant deux ans. Philippe m'a donné le scénario brut et scène par scène, nous avons essayé de positionner les événements au sein des services secrets. L'objectif était de coller au maximum à la réalité du recrutement de Diane, d'être en phase avec le service et les différentes méthodes, compte tenu du temps limité dont dispose le personnage d'Alex dans le film. Il y a des situations dans lesquelles je me suis revu, les personnages ont évolué tout au long du travail avec Philippe si bien que les circonstances sont très concrètes. Philippe a travaillé comme quelqu'un qui recrute, il a essayé de me situer dans la hiérarchie du service et, à partir de là, il a tenté de savoir ce qu'il pouvait tirer de l'individu qu'il était en train de recruter ! Être agent ou être consultant, c'est la même méthode, on recherche un être humain, il y a un cahier des charges et on essaye de trouver la personne qui correspond. Pour parler des services secrets sur un film, c'est évidemment mieux de tomber sur un ancien chef de poste.



Antoine Sfeir

A la lecture du script, j'ai trouvé que le sujet était nouveau au cinéma, parcequ'il n'était pas traité superficiellement, la trame prouvait qu'il y avait une recherche de vérité, de rigueur et d'honnêteté intellectuelle. C'est ce qui m'a fait accepter de travailler sur le film. Mon expertise vient du fait que j'ai vécu vingt sept ans de l'autre côté de la Méditerranée et vingt neuf ans de ce côté-ci, j'allie les deux cultures, je passe de l'une à l'autre, parfois sans m'en rendre compte et, de ce fait, quand je deviens lucide, je joue un rôle de passerelle. Mon rôle d'expert s'arrête là. L'expertise elle-même est subjective dans la mesure où c'est un ressenti que l'on met en avant. Mais ce ressenti s'appuie sur quarante ans de métier, ce qui me permet une crédibilité. Ce film avait besoin d'être cadré sur le plan des sujets traités qui allaient de l'Islam au terrorisme en passant par l'Islamisme, la lutte contre le terrorisme, la collecte de renseignements. L'intervention de consultants était donc indispensable. Lors de nos séances de travail, Philippe me demandait des précisions sur tel ou tel sujet et tenait compte, le plus souvent, de mes remarques. Il revenait alors vers moi avec des idées différentes et nouvelles qui intégraient l'essentiel de nos discussions. Mon amitié pour lui s'est forgée au fur et à mesure de nos échanges. A un moment, Philippe a voulu connaître ce Proche-Orient un peu bouillonnant. Comme j'avais un voyage à faire au Liban, je lui ai proposé de m'accompagner, je voulais qu'il s'imprègne de l'atmosphère. Nous en avons profité pour faire des repérages. Nous avons vu les ceintures de misère, nous avons approché les bastions du Hezbollah, nous étions dans deux mondes différents, le sunnisme et le chiisme. Philippe devait comprendre ce pays en guerre, à la croisée des enjeux géopolitiques de la région.

Jean Guisnel

Au début, j'étais très dubitatif et persuadé que le film ne se ferait pas. Parce qu'à chaque fois que j'avais eu des contacts pour ce genre de projet, ça ne s'était pas fait. Mais mon scepticisme venait aussi de mon ignorance du monde du cinéma et de la télévision, où il y a un projet sur cent qui se concrétise. Je ne connaissais pas Philippe, je me suis renseigné, il est musicien, compositeur et ça m'a suffisamment intrigué pour que j'ai envie de le rencontrer. Philippe était d'une ignorance absolue sur le monde qu'il prétendait

décrire et en même temps, il avait tout compris, il était curieux, avait envie de tout savoir et il disait des choses étonnantes que l'on n'évoque pas dans les relations avec les gens des services. Il avait compris que les services étaient des instruments politiques et de puissance. Je suis un journaliste qui travaille sur les services secrets et la politique, les relations internationales, mais je n'ai jamais été un correspondant des services secrets. Je pense avoir un petit regard sur ce monde ce qui permettait à Philippe de me poser des questions.

Stéphane Berthomet

Je suis policier, j'ai commencé sur le terrain dans les services de police judiciaire. Très rapidement, je suis allé dans des services anti-terroristes, puis à la D.S.T, toujours dans la lutte anti-terroriste. Je me suis un peu extrait du contexte purement policier, j'ai été conseiller technique, consultant pour le ministère de l'intérieur, je travaillais sur des questions de terrorisme et de grand banditisme. Philippe m'a présenté un projet extrêmement cohérent, je suis arrivé parmi les premiers et il avait déjà fait un travail de recherche très important, précis, documenté, ce qui m'a surpris de la part d'un réalisateur et d'un scénariste. J'ai tout de suite accroché à la fois sur la thématique qu'il présentait et sur le projet en général.

N'est-il pas difficile de faire un film en gardant la notion de spectacle tout en abordant des sujets aussi sérieux ? De parler du terrorisme sans déformer la réalité, sans être trop simpliste ?

Antoine Sfeir

SECRET DEFENSE est un film ludique, d'espionnage, de spectacle attractif. Mais il est aussi pédagogue, d'une rigueur incontestable sur le détail. Le film est parfaitement fidèle à toutes les réalités. La manière dont on recrute un Islamiste, dont on devient Islamiste, la dérive vers le terrorisme, la manière dont travaillent les services, le cynisme de leurs dirigeants... Ce sont des soldats de l'ombre qui défendent la nation et la nation ne peut même pas le reconnaître publiquement. Le film dit aussi que la guerre n'est jamais propre et que la guerre de l'ombre ne peut pas l'être non plus. Il y a un élément humain que je ne retrouve pas dans les autres films d'espionnage. Parlez-moi de la per-

sonnalité de James Bond, je pense que vous seriez très court et moi de même. Si je devais parler des personnages dans le film, je dirais qu'il y a une recherche presque gênante de la personnalité de chacun, tant elle est intimiste. J'avais beau connaître les méandres de l'histoire, j'ai été surpris, quand j'ai vu le film, oppressé sans avoir à subir les violences, ce que je ne supporte plus au cinéma, car elles sont souvent gratuites. Ici, tout est dans la psychologie, dans l'étude, la recherche du détail et je trouve que Philippe et son équipe ont réussi à mettre en exergue cette atmosphère qui permet de comprendre, au sens latin du terme, l'intelligence.

Anne Giudicelli

Ce qui est bien dans ce projet c'est le souci de réalité des personnages et des parcours : la force du film est d'avoir su reconstituer, à travers une fiction, une réalité dans toutes ses composantes et toute sa complexité d'une façon très claire et très accessible à un large public. Philippe prend en compte les subtilités et les méandres du sujet sans négliger le spectacle.

Malek Chebel

Ce film est un excellent outil pédagogique. Philippe a montré que c'était possible de parler d'un sujet grave sans déformer la réalité et sans galvauder le message, de travailler dans la nuance tout en étant efficace. En cela, c'est un film qui prend le meilleur du cinéma français et américain. Il explique beaucoup de choses et dit la vérité sans caricaturer l'Islam.

Eric Dénécé

La qualité première du film est d'avoir mis en exergue les différents visages du monde du renseignement et ses adversaires et d'avoir montré combien le processus de renseignement est vicieux. Certes, pour rentrer dans le format d'un film de cinéma, Philippe a dû présenter le mécanisme de la formation de manière rapide, mais il y a tout de même beaucoup d'éléments totalement fondés qui sont restés.

Stéphane Berthomet

Dans l'ensemble, je trouve le film extrêmement juste. Philippe n'a pas fait un film en ne prenant que la réalité des renseignements et de la lutte anti-terroriste. La réalité est terrible et affligeante, très triste or le but d'un film de cinéma est de divertir les gens. Il fallait donc se servir de cette réalité pour la projeter dans un contexte de



spectacle. C'est là toute la réussite du film : avoir pris des éléments très réalistes et les avoir mis dans un film grand public. Dans SECRET DEFENSE, il y a une approche qui est beaucoup plus vaste et compliquée que dans une simple fiction sur le terrorisme. Les personnages évoluent au cours du film, les rôles des uns et des autres s'interchangent et on touche du doigt la complexité des modes opératoires.

Jean Guisnel

Quelqu'un qui n'y connaît rien va en tirer comme conclusion que rien n'est simple, il y a ni bons, ni méchants et c'est tout à fait ça... C'est un monde sombre et les services sont notre part d'ombre à tous. Personne ne conteste que quand il y a des opérations violentes, quand les agents violent la loi, quand ils tuent parfois, volent, corrompent, exercent du chantage, ils le font au nom de l'état de droit. Ce qui exige d'avoir des agents avec un haut sens moral et politique, un niveau de compétences et de conscience particulièrement élevé.

Le recrutement des agents par les services de renseignements est-il tel que décrit dans le film ?

Jean-Pierre Lasserre

Le recrutement de l'agent par le service est déterminé par l'objectif à atteindre, l'arme c'est l'homme ou la femme recruté. Il faut donc trouver quelqu'un qui est susceptible d'apporter le renseignement recherché ou d'effectuer l'action recherchée vis-à-vis d'un objectif désigné par les autorités. Le processus de recrutement, tel qu'il est décrit dans le film, est tout à fait exact : il y a deux phases, l'agent qui est recruté par le service au niveau de la Faculté, on peut considérer que c'est un recrutement exhaustif, c'est-à-dire que l'on recherche des clients pour faire partie de cette administration. Il faut recruter des gens d'un certain niveau, la procédure est normale, on regarde s'il a le profil recherché et éventuellement on lui propose de travailler pour les services secrets dans cette spécialité-là. Dans le film, il y a des contre-temps dans l'opération et il se trouve que cet agent, qui est en approche, a le profil pour intégrer l'objectif dans l'opération en cours. C'est normal que les choses s'accélèrent, la personne n'est pas complètement formée, mais il s'avère que c'est la personne qui correspond à l'instant T.

Eric Dénécé

Il y a quantité de façons de recruter un agent, c'est quelque chose de très important. Finalement c'est un peu comme la conception d'un film : on recrute toujours un agent en fonction de la formation dont on a besoin. Elle peut être dans un service étranger, au ministère des affaires étrangères serbe par exemple et en fonction du bureau, de la pièce, du type de service dans lequel on veut une information, on va commencer à identifier dix, quinze, vingt personnes qui sont susceptibles d'avoir accès à cette information, on va étudier leur profil et on va se rendre compte qu'il y en a finalement une ou deux qui présentent les failles indispensables à leur manipulation. Après plusieurs mois, on va étudier les individus, remonter dans leur passé, voir sur quel levier on va pouvoir agir pour les amener à travailler pour nous.

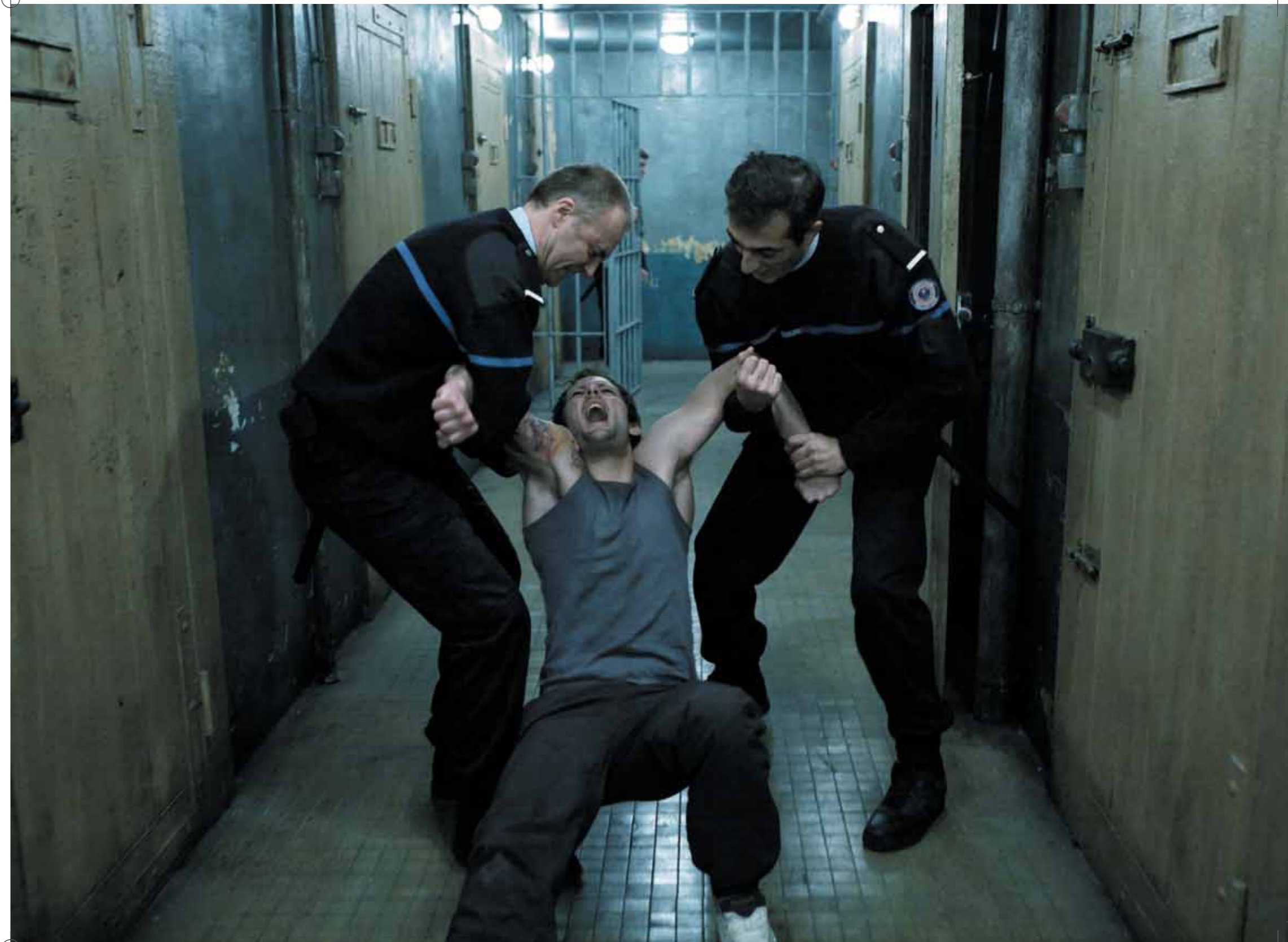
Stéphane Berthomet

On peut recruter un agent par hasard, on peut le rencontrer dans une soirée, il est dans une situation X à un moment X et il vous semble être quelqu'un qui va pouvoir vous servir. Il n'y a pas de profil type, c'est quelqu'un comme vous et moi qui a certaines aptitudes que l'on reconnaît, que l'on identifie et on apprend à l'individu à les utiliser au mieux, à les optimiser. La phase de recrutement peut débuter sur quelque chose de très anodin. Dans le film, de la façon dont les faits sont montrés, on est dans le schéma possible de recrutement d'un agent. Pour être dans ce milieu, il faut avoir le sens de l'observation, de l'initiative, garder son sang-froid. Il faut avoir des aptitudes spécifiques pour ce que l'on va vous demander de faire. Il y a des personnes excessivement calmes, capables de réagir dans des circonstances très complexes, capables d'analyser une situation et de diriger des gens, d'autres qui ont une capacité à évoluer dans des milieux difficiles, perturbants. Dans ces séries de stages, vous apprenez à vous débrouiller seul. Par exemple, on va vous dire : « Donne-moi tout ce que tu as sur toi et maintenant tu vas te débrouiller pendant trois jours. On est à Paris et on va te reprendre à Tokyo ».

Et celui des futurs terroristes par les réseaux islamistes ?

Stéphane Berthomet

Ce qui m'a impressionné, c'est la phase de radicalisation du personnage de Pierre qui entre petit-à-petit dans cette spirale pour, au final, devenir un terroriste accompli. Cette radicalisation est particulièrement réussie, elle n'est pas vulgairement racontée, on a pris le temps d'en décrire les étapes, les frustrations, les difficultés et en plus, elle est superbement interprétée par Nicolas Duvauchelle, ce qui donne beaucoup de corps à tout ça. Je pense que l'on ne pouvait pas faire plus proche de la réalité. Les jeunes gens avec qui j'ai discuté dans des affaires judiciaires étaient tout à fait dans l'état d'esprit du personnage de Pierre. C'était donc un challenge et c'est très réussi. Ce n'est pas manichéen, c'est très humain, on comprend pourquoi et comment on peut en arriver là. Il y a plusieurs étapes fondamentales, mais évidemment, il y a une phase où la personne qui recrute le type dont il veut utiliser les ressources lui ment ou en tout cas, ne lui dit pas tout. Il ne faut pas aller trop vite. L'étape la plus délicate, c'est le moment où l'on va mettre des mots sur ce que l'on va demander (étudier, aller dans un camp d'entraînement) : « Je vais te dire ce que tu vas faire, tu vas participer à un groupe, vous allez faire un attentat » Le moment où l'on passe du mensonge à la vérité de l'action, c'est le moment le plus crucial, c'est le moment où le recruté peut avoir peur et peut avoir des hésitations. Tout dépend de l'endoctrinement des jeunes, c'est le noyau. Si le niveau est fort, il ne va pas y avoir de questions, on est entré dans une spirale, on part à l'action. S'il y a un doute, la personne se retrouve seule avec ses doutes donc c'est un électron libre. Est-ce qu'il va commettre l'action pour laquelle on l'avait recrutée ? Est-ce qu'il va faire douter ses camarades ? Est-ce que ce questionnement ne va pas devenir contagieux ? Plus l'endoctrinement est fort, plus les doutes sont absents. Il s'agit d'un lavage de cerveau, transformer un jeune de cité en futur terroriste, le faire revenir sur ses acquis sociaux et moraux, lui expliquer que le seul moyen d'exister est de faire quelque chose de bien, soit commettre un attentat... Rendez-vous compte du grand écart que peut faire un jeune de vingt ans qui vit dans une société moderne et qui, par un phénomène assez complexe, se retrouve dans une spirale de radicalisation, où on lui vend une vérité toute faite, qu'il accepte parce qu'aujourd'hui, la société ne propose pas grand chose de motivant. C'est assez cohérent, voire structurant.



Antoine Sfeir

On n'est pas seulement dans l'attentat suicide, on est dans la déstructuration identitaire. On cible quelqu'un qui ne sait plus qui il est, quelqu'un qui subit également une déstructuration familiale. Dans le cas de Pierre, c'est le rapport à la mère, il est seul, garçon unique... Et à partir de là, on peut lui donner quelques éléments sur le groupe, la communauté, l'égalitarisme de l'Islam, on lui tient des propos sur l'injustice... Quand on est jeune, on déteste l'injustice et tout s'enclenche comme ça. Enfin, il faut qu'il y ait une ultime coupure avec son milieu, il se présente à sa mère avec ses habits nouveaux, ce qui déclenche la séparation finale. Le groupe sait que la mère ne va pas accepter, c'est pour ça qu'on l'envoie chez lui. Il faut une ultime rupture avec son environnement pour qu'il n'y ait plus aucun regret.

Le film explique que les méthodes employées, par chacun des camps, pour le recrutement, la formation, la manipulation, sont identiques.

Eric Dénécé

Les méthodes sont les mêmes des deux côtés. Beaucoup de terroristes ont été formés dans les pays de l'Est, à une certaine période et, aujourd'hui, ils ont des capacités, des méthodes d'organisation, de protection du secret, de manipulation de tiers qui sont largement aussi développées que celles des services. Ils ont des moyens financiers comparables dans un certain nombre de cas mais, comme le montre le film, dans d'autres cas, pour manipuler quelqu'un ou faire un attentat, pas besoin de moyens financiers importants.

Antoine Sfeir

Mais depuis que l'autre vit, on sait qu'il faut utiliser les armes de l'adversaire...

Anne Giudicelli

Les logiques de manipulations sont partout les mêmes. Mais chaque culture a sa tradition de manipulation. En Europe, on ne va pas jouer sur les mêmes points faibles. Par exemple l'aspect religieux chez Diane

n'intervient pas, on ne peut pas jouer dessus. Tandis qu'avec Pierre, le fait qu'il se convertisse crée un rapport particulier.

Stéphane Berthomet

Ca n'est pas faux, même si le but à atteindre est différent. Il y a un peu les mêmes passages obligés, notamment la clandestinité, tous les moyens sont bons pour arriver à l'objectif, il y a un pragmatisme absolu pour les uns comme pour les autres. Les services secrets, qui font de la lutte anti-terroriste, ne sont pas là pour respecter les règles. C'est d'ailleurs pour ça que l'on a deux formes de services pour lutter contre le terrorisme dans les pays démocratiques : une police étatique qui utilise des moyens légaux et les services de renseignements de contre-espionnage qui sont là pour être beaucoup plus pragmatiques, qui sont le recours auquel on ne fait pas référence dans les médias ou dans le code pénal, qui utilisent des méthodes qui peuvent être employées justement contre ces Etats-là et les institutions.

Jean Guisnel

Les méthodes pour poser des bombes, tuer des gens, séduire une secrétaire sont les mêmes. Mais dans le cadre des attentats qu'ils organisent, les services officiels font tout ce qu'ils peuvent pour récupérer leurs opérationnels, ce que les terroristes n'ont pas à faire... Pour ces derniers, ça limite de manière considérable les problèmes pour organiser les attentats. Quand j'avais interrogé des anciens des services après les événements du 11 septembre, je leur avais demandé, le jour J, ce que ces attentats représentaient comme efforts, comme gens, comme argent. Et les réponses, qui m'avaient été faites, mettaient en exergue que cela avait nécessitait beaucoup de monde mais peu d'argent. Il s'agissait de kamikazes entraînés sur une longue période, des gens qui s'étaient fondus dans la population depuis longtemps.

Jean-Pierre Lasserre

Je pense qu'il n'y a aucun doute à ce sujet. La manipulation humaine est une arme utilisée par les deux camps.

On voit toutes les étapes du recrutement et de la conversion de Pierre. Est-ce aussi facile de fabriquer un candidat au suicide ?

Malek Chebel

C'est une observation minutieuse sur la vie de la personne au quotidien, son engagement personnel, son attitude vis-à-vis des situations. La personne est surveillée, contrôlée et évaluée très en amont. Avant de lui confier une bombe, il y a des milliers de mini-tests pour être sûr qu'il aboutira. Il ne faut pas oublier que c'est son unique mission.

Eric Dénécé

Cet aspect du film est très réaliste, le recrutement islamiste dans les prisons françaises est extrêmement vrai, c'est même la principale zone dans laquelle se fait le recrutement, autant que dans les banlieues et, sur ce point, la réalité dépasse la fiction. Une prison c'est la concentration d'individus qui sont hors-la-loi, pour des raisons de radicalisme religieux, de criminalité et puis, on trouve aussi des individus comme Pierre, c'est-à-dire des gens qui sont paumés, qui ont fait des bêtises et qui se retrouvent enfermés. Ils sont très rapidement identifiés par les réseaux islamistes qui sont dans les prisons. Ces derniers vont évaluer si l'individu est manipulable ou non et, s'il l'est, ils vont l'aspirer, le monter et en faire un petit soldat du terrorisme.

Vous avez inspiré le personnage de Diane, un agent des services secrets infiltré.

Anne Giudicelli

J'ai beaucoup voyagé dans la région du Moyen-Orient, je connais la langue, la culture, les gens, les habitudes et, travaillant sur cette question-là du terrorisme, de la politique dans la région, j'ai forcément une petite idée de ce qu'il en est. J'interviens d'ailleurs dans une scène du film, au moment du décryptage d'une bande vidéo. On ne peut pas lire ce genre de document sans avoir à la fois, une connaissance des codes de langue et de leur inscription dans un langage en général. Il faut par ailleurs avoir la grille de lecture politique, idéologique, le type de langage qu'ils choisissent, quels messages ils envoient, pourquoi ils utilisent tel ou tel mot à ce moment-là, quel sens il faut lui donner, parce que dans un



autre contexte il aura un autre sens. En ce qui concerne le personnage de Diane, dans la mesure où elle n'a pas d'autre alternative dans la vie, qu'elle n'a rien construit, que tout ce que l'on voit d'elle c'est une série d'échecs, la seule porte qui s'ouvre à elle est une autoroute qui est cloisonnée et elle ne peut pas revenir en arrière.

Dans le film, il y a cette phrase : « Un agent n'est pas un être humain, juste une arme, rien de plus... »

Jean-Pierre Lasserre

Il y a la notion d'arme, mais d'arme humaine. Il y a une différence entre le missile et l'agent. Le missile ne réfléchit pas, vous avez décidé d'un objectif, en général, si le matériel fonctionne, il ira au bout. Si vous prenez un agent avec le même objectif, c'est-à-dire le pénétrer, le neutraliser, le connaître, on peut parler d'arme, parce que les conséquences sont les mêmes, mais c'est un être humain. Il a des limites morales et physiques, et c'est un paramètre qu'il faut intégrer en permanence.

Eric Dénécé

Nous sommes proches de la réalité même s'il y a toujours des dizaines de cas de figures différents. Effectivement, l'agent est un peu le joyau, la pierre précieuse que l'on va élever, orienter, amener vers un objectif qu'il est le seul à pouvoir pénétrer. Il y a même une sorte de lien affectif qui existe entre l'officier traitant et son agent parce que l'on règle les problèmes de sa vie personnelle, on le rassure. Un officier traitant est une sorte de coach. Malgré tout, il arrive que l'on soit obligé de l'abandonner ou de lui faire faire des choses qui vont le conduire à sa perte ou en tout cas dans une situation délicate. Mais j'insiste, ce n'est pas systématique. On ne peut pas se départir d'un certain cynisme sinon il faut changer d'activité.

Anne Giudicelli

Un ouvrier peut être un instrument au service d'un chiffre d'affaires, un citoyen peut être un outil pour un électoralat donc ici, adapté à cette structure des services secrets, l'agent est un outil du même type. Le plus important est d'atteindre un objectif et les moyens pour l'atteindre sont secondaires. C'est là où se rejoignent les deux univers. Dans l'univers du terrorisme, la mort est plus importante que

la vie, dans l'autre univers, celui des services secrets, la mort n'a pas plus d'importance que la vie.

Stéphane Berthomet

Toute la richesse du film vient du fait que l'on intègre cet aspect manipulateur, on montre que l'on est capable de sacrifier des gens. Bien sûr, la réalité est féroce, le monde des renseignements est cruel, on ne fait pas de renseignements sans dégâts, sur le terrain, les agents prennent des risques. Quand on manipule une source, on fait prendre des risques à la source, qui le sait, tout le monde le sait, mais on ne le dit pas toujours. Ces risques sont plus ou moins calculés et parfois ils ne le sont pas du tout...

Ahmed est un agent des services secrets, de confession musulmane, ses supérieurs semblent se méfier de lui.

Malek Chebel

Oui, j'aime beaucoup la phrase dans le film où il dit à son supérieur hiérarchique : « Ca vous gêne tant que ça d'avoir 10% de la population dont vous ne reconnaissez pas la foi, la croyance ? » et cette question pose toute la difficulté d'être musulman au sein des services secrets. Que peut faire un musulman face au terrorisme islamiste en provenance des pays musulmans quand il est lui-même croyant et qu'il pratique sa religion ? Nous sommes à la frontière, au point de discrimination parfait qui explique que l'on peut défendre l'Islam sans être du côté de l'islamisme, on peut être un musulman convaincu sans être un terroriste. Le personnage d'Ahmed passe sa vie à se battre contre les gens qui utilisent sa religion, qui la déforment à des fins mercantiles ou idéologiques, pour semer la mort alors que l'Islam dit que toucher un être humain c'est toucher à toute l'humanité.

Antoine Sfeir

C'est l'amalgame que le film dénonce. Après le 11 septembre 2001, il était total, pour les citoyens lambda, tout arabe était musulman, tout musulman devenait islamiste, tout islamiste était terroriste et les trois affirmations sont erronées. Je suis arabe et pas musulman, un musulman n'est pas forcément un islamiste, 90 % des musulmans en France ne sont pas du tout tentés par l'islamisme et la grande majorité des islamistes ne franchissent pas le cap de la violence. Donc on est vraiment dans la rupture de

l'amalgame avec ce film. C'est la peur qui entraîne les bêtises, les excès ; Al Barad le dit « La peur, c'est ça l'objectif » et on a souvent peur de ce que l'on ne connaît pas, de « l'autre ». Le film est très clair là-dessus. Ahmed est d'une netteté parfaite et c'est en ce sens que le film apporte aussi un éclairage particulier qui pourrait aboutir de la part du spectateur à une meilleure connaissance de l'autre. Ce qui m'a plu dans SECRET DEFENSE, c'est qu'il n'y ait pas question de tolérance, or ce mot est sûrement le mot le plus hypocrite de la langue française. «Tolerare» vient du latin accepter, supporter l'autre. Mais qui êtes-vous pour me supporter ? Je vous demande de me reconnaître dans mon altérité mais comment pouvez-vous me reconnaître si vous ne me connaissez pas ?

Stéphane Berthomet

C'est un paramètre intéressant du film, car il démontre la complexité du comportement humain et pas uniquement dans les services secrets. Vous pouvez y trouver des idiots, il y en a partout donc il y en a aussi dans le film. Et dans la réalité, on peut rencontrer deux personnalités qui s'opposent, qui font semblant de travailler dans le bon sens et qui, quelque part, se haïssent. J'ai du mal à comprendre pourquoi Alex déteste Ahmed, pourquoi il y a ce jeu vicieux entre eux, mais c'est vrai que c'est un cas de figure qui peut se présenter. C'est aussi un élément humain du film. Dans la vie, un être humain éprouve des émotions et des sentiments. Dans SECRET DEFENSE, comme dans la vie, il y a des gens qui se détestent, il y a des situations difficiles que l'on n'arrive pas à résoudre, il y a des échecs.

A la fin du film, il est indiqué que quinze tentatives d'attentats ont été déjouées en cinq ans. La menace est-elle constante ou en diminution ?

Stéphane Berthomet

C'est un chiffre important, qui ne prend pas en compte le nombre d'attentats déjoués partout en Europe. En France, il y en a eu beaucoup mais en Europe encore plus... En France, on pense, à tort, être à l'abri des attentats puisqu'il n'y en a pas eu sur notre territoire depuis 1996. La réalité est toute autre, nous sommes sous la menace absolue de ces attentats mais nous avons la qualité du travail des gens de terrain pour éviter que cela ne se produise. Le travail de



coopération entre les services s'est amélioré ces dernières années, mais il y a régulièrement une menace qui est très présente et qui se matérialise par des groupes qui se constituent, qui cherchent à acquérir du matériel, à traverser les frontières, à définir des objectifs. Ce ne sont pas toujours des groupes pilotés par Al-Qaïda. La difficulté aujourd'hui est de détecter les invisibles, c'est-à-dire les gens qui n'ont pas de passé judiciaire, qui ne sont pas connus par les services de police et ça devient, au fil du temps, de plus en plus compliqué. On joue perdant quand on lutte contre une vague d'attentats parce qu'à un moment donné, ils iront au but, on ne peut pas toujours gagner et protéger les gens à 100%. Le citoyen doit savoir qu'il y a un risque et qu'un jour ou l'autre, ce risque peut se matérialiser ; parce que les services auront été moins bons, parce qu'ils n'auront pas été au bon endroit au bon moment ou tout simplement parce que la chance aura tourné. Et ça, c'est aussi la réalité.

Eric Dénécé

Cela correspond à des chiffres rendus publics. Mais c'est toujours très difficile de se prononcer sur les opérations terroristes qui ont été empêchées car il faudrait que nous puissions vérifier ce que disent exactement les services. Aujourd'hui, nous sommes toujours dans une logique où un certain nombre d'individus en France sont totalement idéologisés, essaient de passer à l'action et, Dieu merci, sont arrêtés par nos services. Le danger ne diminue pas, il reste constant. Il n'y a pas d'éléments qui permettent de dire qu'il y a un pic très fort d'organisations terroristes. Et souvent, lorsque les médias disent qu'il y a un danger particulier, c'est parce tel l'entomologiste qui découvre une nouvelle plante, on a l'impression qu'il y a des choses qui se passent alors que l'on est confronté à un mouvement mondialisé très anti-occidental, qui n'a qu'une envie, c'est de frapper et qui va essayer de le faire pendant dix, vingt, trente ans, avec des périodes d'accalmie et avec des périodes plus intenses.



Alex (Gérard Lanvin)



Alex est un patriote.

A la D.G.S.E, il mène avec calme et détermination un combat de chaque instant contre les terroristes susceptibles de frapper la France.

Ses armes ? Les agents de terrain (le terme exact est « agent de pénétration ») qu'il envoie au contact direct de l'ennemi afin de l'infiltrer. Ce qui l'oblige à calculer plusieurs coups à l'avance.

En devenant un stratège, Alex a laissé le mensonge devenir sa langue maternelle et a appris à chasser ses émotions comme autant de parasites susceptibles d'affecter son travail. Mais ces méthodes dérangeantes ne sont-elles pas celles-là mêmes qui permettent à Alex de sauver des vies ?

Les stratèges de la manipulation

Derrière ses apparences de riche homme d'affaires occidentalisé, il est à la tête d'un réseau bien décidé à frapper la France.

Ses armes ? Les êtres humains qu'il transforme en kamikaze pour servir la cause anti-occidentale.

Politicien plutôt qu'idéologue, ce professionnel de la clandestinité instrumentalise autant ses hommes que l'Islam. Lorsqu'Alex lui envoie une jeune femme (un « piège à miel ») pour mieux savoir ce qu'il prépare, Al Barad se laisse-t-il bluffer ou a-t-il déjà un coup d'avance ?

Al Barad (Simon Abkarian)



Al Barad est un terroriste.





Diane (Vahina Giocante)



Diane est une victime.

Diane est une « proie » idéale pour un service de renseignements : belle, ambitieuse, sans attaches familiales, solitaire, séductrice et fragile.

Venue à Paris pour terminer ses études d'arabe, elle rate sa maîtrise mais tombe amoureuse de Jérémy dont le père est... Alex. Lorsqu'elle fait sa connaissance, Alex sait déjà tout d'elle... et surtout ses secrets. Diane est recrutée par Alex, formée à la dure, puis envoyée au contact d'Al Barad.

Elle fait preuve d'un courage et d'une volonté remarquables mais mesure-t-elle vraiment la nature et le danger de sa mission ? Entre deux manipulateurs professionnels, une débutante comme elle a-t-elle vraiment sa chance ?

Les victimes de la manipulation

Pierre est une proie idéale pour les islamistes radicaux : paumé, sans bases affectives saines, solitaire, délinquant et lui aussi fragile.

Pour gagner l'amour de sa mère en cherchant l'argent dont elle a besoin, il deale une fois de trop. En prison, Pierre croit découvrir une famille de substitution. Il rencontre en réalité un dangereux manipulateur qui, décelant son manque affectif, n'aura pas de mal à le recruter. A l'extérieur, Al Barad n'a qu'à tirer les ficelles et jouer avec ses pions.

Totalement rejeté par sa mère, Pierre glisse petit à petit jusqu'à rejoindre les combattants. Mais même manipulé, Pierre a un libre-arbitre. Laissera-t-il les terroristes faire de lui une bombe humaine ?

Pierre (Nicolas Duvauchelle)



Pierre est une victime.

Les Lieutenants

Leïla (Rachida Brakni)



Leïla est une patriote.

Sa mission en tant qu'agent opérationnel de la D.G.S.E est de gagner la confiance du réseau d'Al Barad pour mieux pouvoir l'infiltrer. Parallèlement, elle est en charge de la formation de Diane.

Leïla et Ahmed sont amants, liaison qu'ils gardent secrète. Ils sont musulmans mais en guerre contre l'islamisme... dont ils seront, chacun à leur façon et pour des raisons différentes, les premières victimes.

Ahmed (Mehdi Nebbou)



Ahmed est un patriote.

Il travaille à la D.G.S.E dans le groupe opérationnel constitué par Alex.

Aziz (Kamel Belghazi)



Aziz est un terroriste.

Derrière son apparence de petit caïd de prison, Aziz est un recruteur salafiste au service d'Al Barad. Sa mission ? Identifier les proies susceptibles de devenir des kamikazes. Il devient le mentor de Pierre pour mieux l'endoctriner et le pousser petit à petit vers l'islamisme radical.



LE MONTAGE : SYLVIE LANDRA

Sylvie Landra, dont le champ de compétences s'étend de la comédie romantique (FAUTEUILS D'ORCHESTRE) au film d'action (LE CINQUIEME ELEMENT), a investi SECRET DEFENSE. Rencontre.

Comment êtes-vous arrivée sur SECRET DEFENSE ?

D'une façon très normale : j'ai pris énormément de plaisir à lire le scénario et j'ai rencontré Philippe. Un mois après le début du tournage, je commençais à dérusher et à pré-monter. Au début, c'est toujours l'inconnu. On essaye de trouver le bon chemin, celui qui s'harmonise avec l'univers du réalisateur. Avec Philippe, il y a eu une période d'observation, puis, très vite, nous avons trouvé notre fonctionnement. La difficulté était qu'il avait passé trois ou quatre ans sur ce film et, pourtant, il était impératif qu'il retrouve régulièrement un maximum de fraîcheur par rapport à son sujet.

Combien de temps vous a pris le montage du film ?

Environ six mois, ce qui est assez classique pour un film qui a autant d'ambition. Ça a été un travail passionnant, car Philippe maîtrise son sujet jusqu'au bout des ongles et ne lâche rien tant qu'il n'est pas complètement satisfait. Il est obstiné et persévérant pour trouver la manière la plus intense de raconter son histoire. C'est assez agréable car il est toujours prêt à tout remettre en question. D'ailleurs, le film est monté dans un ordre légèrement différent du scénario, mais qui offre à l'histoire une respiration plus intéressante.

Comment qualifieriez-vous votre expérience sur ce film ?

De hautement paranoïaque ! SECRET DEFENSE est un film contagieux... car il vous fait voir des ennemis et des agents infiltrés partout. J'ai d'ailleurs passé une semaine à croire que l'on était suivi et que l'on nous épiait ! (rires)

Le montage est souvent considéré comme une réécriture du film, comment cela s'est-il passé dans le cas de SECRET DEFENSE ?

Le scénario de Philippe était très construit, très dense et vraiment axé sur l'humain, les personnages. En ce sens, je dirais qu'il se rapprochait d'un livre, où la psychologie des protagonistes domine. Le montage a respecté cette psychologie, mais en la faisant passer différemment, à travers des choses qui relèvent plus spécifiquement de l'image, comme par exemple des regards. Dans SECRET DEFENSE, il y a trois histoires différentes qui s'entrecroisent et s'influencent, donc on pouvait vraiment s'amuser au montage à épurer et à chercher la manière la plus fluide de faire passer les enjeux essentiels.

Et justement, quels étaient les enjeux du montage de SECRET DEFENSE ?

Pour résumer : que l'on ait des émotions quand on est face aux personnages et de l'adrénaline quand on est dans une scène d'action.

SECRET DEFENSE est un film « cut », vif, rapide. Pouvez-vous nous parler de ce parti-pris ?

Il y avait le désir de faire un film qui vous colle à votre siège. Curieusement, il n'y a pas tant de scènes d'action que ça,

mais on passe d'un personnage à l'autre en permanence. Ce montage nerveux est aussi une manière de retranscrire le chaos qu'il y a dans la tête de ces gens manipulés et de ceux qui les manipulent. Ils ne savent plus où ils en sont. Mais il ne faut quand même pas oublier qu'il y a de nombreux plans séquences dans le film - notamment celui du coup de fil de Pierre à sa mère - qui durent plus de deux minutes et où Philippe ne s'est absolument pas couvert.

Comment en êtes-vous venu à ce rythme ?

Je crois que les films finissent toujours par vous imposer leur rythme propre. Il y a toujours ce moment très curieux du montage où le film n'est pas encore là et, soudain, les choses finissent par se mettre en place, à tomber naturellement en rythme comme si l'oeuvre vous dictait ce dont elle a besoin.

Le film est construit sur des oppositions et des parallèles. Comment cela s'est-il traduit au montage ?

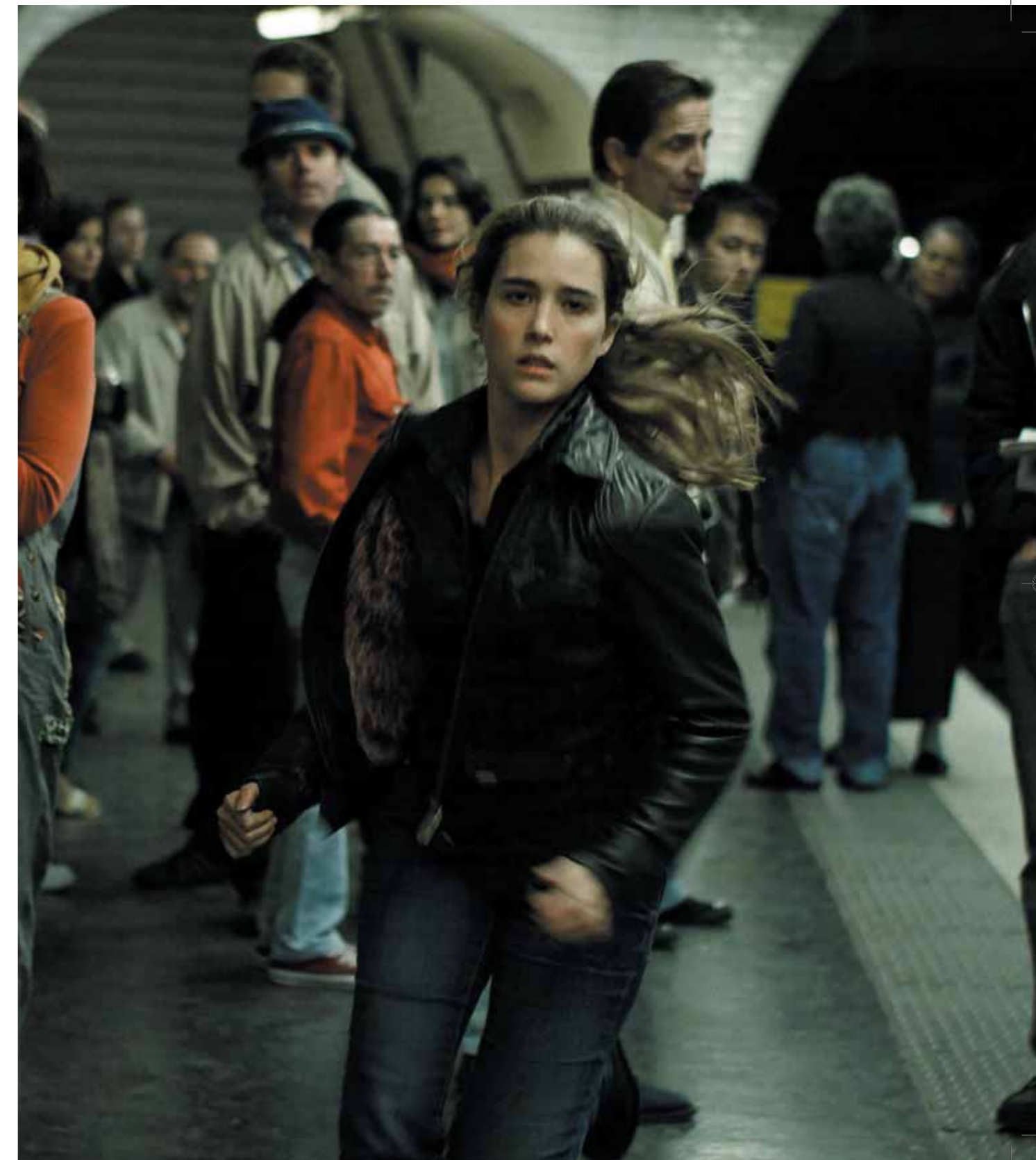
En élaborant un jeu de va-et-vient entre les personnages. Il fallait parfois les opposer, parfois souligner leurs points communs. Par exemple, nous avons cultivé une sorte de gémellité entre Alex et Al Barad, même s'ils appartiennent à deux camps ennemis. C'est d'ailleurs ce que Philippe a voulu dire dans ce film : ce sont deux personnages identiques, avec des méthodes similaires au sein de leur organisation propre. Ils sont tous les deux froids et manipulateurs, c'est ça qui les rapproche. En revanche, c'est la nature de leur combat qui les oppose.

Le propos étant tellement sensible, n'a-t-on pas parfois le sentiment de marcher sur un fil ?

Oui, c'est vrai. Nous avons d'ailleurs veillé à respecter tout le monde, en particulier les musulmans qui sont souvent confondus avec des fondamentalistes. Pour cela, nous avons montré le film à des consultants qui pouvaient nous avertir si on allait trop loin ou si on faisait des contresens. Le coeur de nos préoccupations était vraiment de faire un film crédible où tout est justifié. De toute façon, Philippe est tellement documenté sur le sujet qu'il en est presque « flippant » parfois... Ce film l'habite depuis des années.

Philippe Haim n'inhibe-t-il pas les propositions du fait de son érudition ?

Non, au contraire car Philippe veut tout : le fond et la forme, le divertissement et le questionnement. Il est donc resté très ouvert, y compris à mon côté néophyte. Il était conscient qu'en se confrontant à des gens qui ne connaissent pas aussi bien le sujet que lui, il y gagnerait en clarté, en simplicité et en spectacle. SECRET DEFENSE s'est vraiment fabriqué avec ce souhait d'exactitude tout en prenant soin de n'exclure personne. C'est un film populaire et exigeant, dans le sens le plus noble du terme.



LES DÉCORS : AMBRE SANSONETTI

Ambre Sansonetti (36, Quai des orfèvres, MR73), chef décoratrice du film, nous parle des ambitions de SECRET DEFENSE, film noir et nerveux comme l'actualité.

Comment êtes-vous arrivée sur SECRET DEFENSE ?

C'est en voyant 36 d'Olivier Marchal que Philippe Haim a pensé à moi. Ensuite, la lecture du scénario de SECRET DEFENSE m'a immédiatement connectée au projet, car le sujet était jubilatoire et surtout extrêmement documenté sur les services secrets français et le terrorisme. De part son ancrage dans l'actualité, Philippe voulait une ambiance très réaliste. Pourtant, il s'agissait de faire une oeuvre cinématographique et non un documentaire. C'est cette complémentarité entre rigueur documentaire et souffle romanesque qui m'a énormément plu dans SECRET DEFENSE.

Quelle type de relation de travail avez-vous mise en place avec Philippe Haim ?

Mes rapports avec les réalisateurs varient d'un film à l'autre en fonction de l'implication qu'ils attendent de ma part. Sur SECRET DEFENSE, j'ai débuté mon travail très en amont, au moment du scénario. Ca nous a permis de développer une connivence et un échange plus intenses. Schématiquement, le réalisateur arrive avec ses idées, et moi, je lui offre un regard neuf sur son esthétique. Evidemment, je suis restée respectueuse de l'imaginaire de Philippe, tout en cherchant à lui ouvrir de nouvelles perspectives. De cette manière, nous avons pu remettre certaines choses en questions, rebondir et affiner l'esthétique globale du film.

Finalment, votre travail s'apparente à la notion de direction artistique ?

Oui, d'une certaine manière. A la lecture d'un scénario surgissent immédiatement des idées d'harmonie entre les décors, les costumes, les accessoires et la lumière. L'idée, c'est de les transmettre au réalisateur, qu'il s'en serve ou non. Ca fait 25 ans que je fais ce métier et il y a un moment où j'ai envie d'élargir mon champ d'action.

Comment avez-vous appréhendé les codes esthétiques du film d'espionnage pour SECRET DEFENSE ?

C'est une balance entre le désir de casser les références habituelles, tout en restant cinématographique et en évitant le travers de l'expérimentation à tout prix. On ne casse pas un code, si ça met en danger l'histoire ; c'est la règle numéro un. Le design des locaux de la D.G.S.E est assez symptomatique de l'approche que nous avons eue avec Philippe. Ce décor exigeait de rester réaliste et, en même temps, tout ce que l'on avait pu apercevoir de ce lieu n'étant pas d'un esthétisme torride, il fallait trouver une façon de le remodeler. Au final, c'est un peu plus lyrique et cinématographique qu'un banal bureau de la D.G.S.E, mais sans en faire trop, sans tomber dans le décor spatial avec plein de choses qui clignotent.

De part votre fonction, vous avez également la responsabilité de la couleur du film, au sens propre. Comment avez-vous abordé celle de SECRET DEFENSE ?

Philippe et moi l'avons définie dès le départ. Nous voulions que SECRET DEFENSE soit un film cohérent, avec une unité au niveau des ambiances. Nous avons opté pour des tons sombres dominés par des marrons, des noirs et des gris. A mon sens, les

couleurs de SECRET DEFENSE racontent le cinéma noir, le chuchotement, les sous-sols et les secrets d'alcôve.

C'est-à-dire ?

Le centre de la D.G.S.E a été conçu avec un souci majeur de crédibilité, tout en cherchant à le magnifier dans son architecture, ses matières de béton et de verre, son absence d'ouvertures sur l'extérieur et donc de lumière naturelle. Son implantation offre d'une part une circulation dynamique et d'autre part, une ambiance lourde et mystérieuse. Nous devons générer une sensation d'enfermement pour contraster avec la luminosité des extérieurs qui ont été tournés dans des pays du Maghreb.

Justement, une partie du film se déroule au Moyen-Orient, comment avez-vous géré l'authenticité de ces pays ?

C'était un challenge complexe. D'un point de vue occidental, tout le Moyen-Orient se ressemble. De plus, pour des raisons de sécurité et de financement, car ce film s'est fait avec un budget très serré compte tenu de son ambition, on ne pouvait pas tourner en Syrie, en Afghanistan, au Liban ou en Jordanie. Nous avons donc investi le Maroc pour situer ces états. Je me suis beaucoup documentée pour approcher au plus près l'ambiance de ces pays, en amassant de la documentation photographique, architecturale et cinématographique. Ensuite, j'ai constitué un dossier complet que j'ai remis à différentes personnes de l'équipe. C'était pour moi un outil essentiel de la démarche artistique, car il contenait les références qui nous ont permis à tous de concevoir « le même film ». Enfin, Philippe avait été lui-même au Liban pendant plusieurs semaines avec un des consultants et s'était imprégné de l'ambiance générale.



LISTE ARTISTIQUE

Alex
Diane/Lisa
Pierre
Al Barad
Leïla/Chadia
Ahmed
Jérémy
Fouche
Aline
Aziz
Khaled
Hajj
Danar
Salim
Slim
Client Lisa
Mère Pierre

Homme S.A
Quayim
Daniel
Directeur de la recherche
Directeur des opérations
Directeur du renseignement
CEMP
Conseiller Premier Ministre
Professeur Langues orientales
Directeur commercial Groupe Mayer
Chimiste
Islamologue
Linguiste
Vétérinaire
Islamologue

GÉRARD LANVIN
VAHINA GIOCANTE
NICOLAS DUVAUCHELLE
SIMON ABKARIAN
RACHIDA BRAKNI
MEHDI NEBBOU
AURÉLIEN WIIK
NICOLAS MARIÉ
KATIA LEWKOWICZ
KAMEL BELGHAZI
DJEMEL BAREK
CARIM MESSALTI
HASSAM GHANCY
SALEM KALI
MOUSSA MAASKRI
SAÏD AMADIS
CATHERINE HIEGEL
(Sociétaire de la Comédie Française)
JIL MILAN
ASIL RAÏS
ANATOLE TAUBMAN
BERTRAND COMBE
BERTRAND LIEBERT
GÉRARD LECAILLON
EMMANUEL VIEILLY
JÉRÔME BERTIN
REDA SAMOUDI
SERGE BIAVAN
ERIC DÉNÉCÉ
MALEK CHEBEL
ANNE GIUDICELLI
STÉPHANE BERTHOMET
ANTOINE SFEIR



LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Philippe Haim

Un film produit par
Yves Marmion

Scénario et dialogues
Philippe Haim et Julien Sibony
D'après une idée originale de
Philippe Haim
Avec la participation de
Natalie Carter

Consultants au scénario :
Malik Chebel - Anne Giudicelli -
Eric Dénéce
Jean-Pierre Lasserre
Antoine Sfeir - Jean Guisnel
Stéphane Berthomet

Directeur de la photographie
Jérôme Almeras

Montage
Sylvie Landra

Musique originale composée et
réalisée par Alexandre Azaria

1er assistant mise en scène
Dominique Delany

Décors
Ambre Samsonetti a.d.c

Costumes
Eric Perron

Maquillage
Frédérique Ney

Coiffure
Myriam Roger

Coiffure Gérard Lanvin
Sarah Guetta

Son
Pierre Gamet

Producteur exécutif
Olivier Thaon

Directeur de production
Jacques Arhex

Directeur de post-production
Abraham Goldblat

Casting
Sylvie Peyrucq, Laurence Wayser

Régie
Olivier Lhoste

Régie d'extérieur
Arnaud Putman

Coordinateur des cascades
Dominique Fouassier

Responsable SFX
Gilbert Pieri

Effets spéciaux numériques
Duboi

Photographe de plateau
Thibault Grabherr

Production exécutive
Maroc Agora Film
(Souad Lamriki et Bénédicte Bellocq)

Ventes internationales
UGC International

Editions vidéo
UGC Vidéo

Création du générique début
Batmanu

Promoreel, teasers, FA
SoniaToutCourt

Affiche et artwork
Rageman



Chanson générique de fin composée et
interprétée par Archive « Collapse / Collide »

Ecrite par
Darius Keeler

Produite par
Archive et Jérôme Devoise

(p) 2008 Archive 2008 © Archive

Avec l'aimable autorisation
d'Archive et Warner Music France

Extraite du nouvel album d'Archive à
paraître en France au printemps 2009
Supervision musicale Elise Luguern

Une coproduction
UGC YM / FRANCE 3 CINEMA / FRANCE 2 CINEMA
Avec la participation de
CANAL + et de TPS STAR

Développé avec le support
du PROGRAMME MEDIA DE LA COMMUNAUTE EUROPEENNE



WWW.SECRETDEFENSE-LEFILM.COM

photos : Thibault Grabherr - crédits non contractuels